

Roman

Juste une étincelle

Benoît Boudaud-Tenbrink



Table des matières

1. Genèse.....	3
2. Gabrielle.....	7
3. Le voyage de Gabrielle.....	10
4. La capture.....	12
5. Babilim.....	14
6. Qui suis-je ?.....	20
7. Incarnation.....	20
8. Labarre-Authières.....	22
9. Nos jours heureux.....	24
10. J'ai donné la mort toute ma vie.....	26
11. Une étrange visite.....	33
12. La disparition.....	37
13. Lumière née de la lumière.....	38
14. Mort → vie mortelle → vie éternelle.....	39
15. Si je devais mourir demain.....	42
16. Les girovagues.....	43
17. La mort-vie.....	46
18. Regain.....	48
19. Le grand silence.....	58
20. La civilisation des îles.....	61
21. Pioneer 10.....	64
22. Épilogue.....	70

1. Genèse

Au commencement, Dieu créa l'espace, le temps et la matière. Puis il sépara la lumière des ténèbres, laissant celle-ci libre de se propager dans toutes les directions jusqu'aux confins du cosmos. L'espace et le temps se mirent en mouvement. Le chaos prit fin. Partout dans l'univers, des fontaines de lumière se formèrent. Autour de l'une d'entre elles que le Créateur baptisa *soleil*, plusieurs planètes firent leur apparition. La troisième était une sphère minérale, froide et inerte que Dieu nomma *la Terre*. Il fit tomber sur cet astre, d'innombrables météorites porteuses de vie.

Une immense quantité d'eau liquide se rassembla autour d'un unique continent baptisé *Ur*¹. L'Éternel éprouva une grande joie à voir le monde prendre forme. Une forêt primaire recouvrit toutes les terres émergées. Dans les profondeurs de l'océan, des sources chaudes libérèrent des particules de vie à l'origine de tous les animaux. Ils peuplèrent le ciel, la terre et les eaux liquides. Dieu choisit l'un d'entre eux pour en faire le gardien de la nature et le protecteur du monde. C'était un primate doté d'une grande intelligence et qui avait la particularité de se déplacer sur ses pattes arrières. Le Créateur lui donna le nom d'*être humain* et il le transporta sur *Éden*, une île volcanique qu'il fit émerger très loin des côtes d'Ur, dans l'un des lieux les plus inaccessibles de la planète².

Dieu était heureux de voir à quel point le monde qu'il avait créé était harmonieux. Il l'observa longuement, savourant sa beauté. En souvenir de ce merveilleux moment de plénitude, il décida que le septième jour de la semaine serait, jusqu'à la fin des temps, celui de la *contemplation*.

L'île d'Éden devint le jardin du Saint-Esprit. C'était un lieu d'une grande beauté. Malheureusement, le gardien humain souffrait d'une profonde solitude. Il n'avait personne avec qui partager ce qu'il avait sur le cœur. L'Éternel vit que cela n'était pas bon, et pour tenir compagnie à son jardinier, il fit venir du grand continent de nombreux animaux. Cependant, aucun d'entre eux ne maîtrisait la langue humaine. Après avoir fait tomber un profond sommeil sur sa créature, Dieu la sépara en deux. Puis, en façonnant les chairs, il engendra une femme et un homme qu'il nomma Ève et *Adam*. Il s'adressa à eux avec ces mots :

1 En allemand, *ur* signifie *ancien, primitif*

2 Tout probablement [L'Archipel de Tristan da Cunha](#)

- Je suis l'Éternel, votre Dieu. Je vous ai créés égaux en droits et devoirs. Le lien qui vous unit à jamais est l'amour. Il est indestructible. Faites preuve de charité envers votre prochain, et respectez la vie sous toutes ses formes. Vous habitez sur une île d'une grande beauté. Protégez-la, car elle est fragile. Pour votre nourriture, je mets à votre disposition tous les fruits de tous les arbres fruitiers, sauf ceux de *l'arbre de la connaissance du bien et du mal*. N'y touchez pas si vous ne voulez pas mourir. Je suis la Vérité, unique et absolue. Écoutez ma Parole. Mettez-la en pratique et je vous offrirai l'éternité.

Ève et Adam étaient heureux. Leur environnement naturel était magnifique. Ils formaient avec les animaux une société harmonieuse. Le lion se promenait avec la gazelle, le guépard s'amusait avec l'antilope. La douceur la plus pure régnait sur ce monde protégé par un immense océan.

Sheïtan, le prince des ténèbres, se manifesta à Ève et Adam sous les traits d'une créature séductrice. Il leur demanda :

- Pourquoi ne mangez-vous pas du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal ?

- Parce que l'Éternel nous a dit que notre corps et notre esprit ne le supporteraient pas. Ce fruit est mortel pour nous, répondit le couple humain.

Sheïtan partit dans un grand éclat de rire :

- Ce n'est pas vrai. Il vous a menti. Non seulement vous ne mourrez pas mais vos yeux s'ouvriront... Vous serez comme Lui. Vous connaîtrez le bien et le mal.

Tout en disant cela, Sheïtan sectionna d'un coup de griffe, le pédoncule de deux fruits qui, au lieu de tomber sur le sol, se mirent à flotter devant les visages d'Ève et Adam. Leur peau, à la beauté magnétique, leur donnait un aspect de pierres précieuses... Les humains les croquèrent à pleines dents. Aussitôt, leurs yeux s'ouvrirent, tandis que Sheïtan, le prince des ténèbres, s'évaporait dans un sinistre ricanement. La femme et l'homme prirent conscience qu'ils étaient nus et ils couvrirent leur intimité avec des feuilles de figuier. En entendant l'Éternel qui, sous la forme du Saint-Esprit, venait à leur rencontre le cœur rempli de colère, ils prirent peur et ils coururent se cacher au plus profond de l'île, sur les flancs du volcan. Mais Dieu les retrouva et leur demanda :

- Pourquoi vous cachez-vous ?

- Parce que nous avons peur.

- De quoi ? Avez-vous donc mangé le fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal ?

- Oui, avouèrent-ils à l'unisson.

Aussitôt, le volcan entra en éruption. Dieu dit :

- Malheureux que vous êtes ! Si vous aviez accepté de me suivre, j'aurais fait de vous des êtres libérés du temps. Je vous avais pourtant prévenus ! Je vous avais dit de ne pas manger de ce fruit. Votre nature n'est pas divine. Vous avez choisi de vous laisser séduire par le prince des ténèbres. Cette décision signe notre séparation définitive. Je vous ai créés libres et par conséquent responsables de vos actes ! Alors, si vous préférez que votre vie soit un chemin pavé de souffrances et qui conduit à la mort, je ne peux plus rien pour vous. Femme, ton cycle sera celui du sang et tu enfanteras dans la douleur. Homme, tu devras travailler la terre et chasser pour assurer ta subsistance ainsi que celle de ta famille. Aucune peine ne vous sera épargnée et vous ne mangerez pas tous les jours à votre faim. Chacun d'entre vous sera frappé à l'âge de vingt ans, d'une maladie appelée *vieillissement*, laquelle provoquera une dégénérescence irréversible des cellules. Je marquerai le ventre de chacun de vos descendants avec une cicatrice appelée *nombril*. Ce stigmate, transmis de génération en génération, leur rappellera qu'ils ont été conçus avec le péché originel, celui que vous venez de commettre et qui ne peut s'effacer. Soyez maudits !

Après avoir prononcé ces paroles, Dieu fit tomber sur les humains un profond sommeil. Lorsqu'ils se réveillèrent, ils constatèrent avec effroi qu'ils se trouvaient dans une grande barque secouée par les vagues au large d'Éden. Dans un grondement assourdissant, l'île, entièrement recouverte de lave incandescente, s'enfonçait dans l'océan. Lorsqu'elle fut totalement engloutie, les flots se calmèrent. Un silence angoissant enveloppa le monde. Ève et Adam s'agenouillèrent. Leur visage était défiguré par les larmes. La femme dit :

- Mon Dieu, mon Dieu ! Pourquoi nous as-tu abandonnés ?

L'homme ajouta :

- Seigneur Dieu tout puissant. Prends pitié de nous !

Ils dérivèrent quarante jours sans pouvoir diriger leur embarcation. Lorsque la tempête se levait, celle-ci était violemment secouée par les vagues. Ils burent l'eau qui tombait du ciel et mangèrent les quelques poissons qu'ils réussirent à

pêcher. La peau de leur visage était brûlée par le soleil. Mais malgré l'océan qui menaçait de les engloutir à tout instant, malgré les fuites qu'ils ne parvenaient plus à colmater, ils ne perdirent jamais la foi. Leur vie s'était transformée en une prière perpétuelle à l'adresse de l'Éternel. Ils lui demandèrent pardon et implorèrent sa protection.

Devant les souffrances endurées par ses deux enfants, l'Éternel fut pris de remords. Il envoya une colombe en direction des naufragés. Elle tenait dans son bec un rameau d'olivier qu'elle laissa tomber sur la joue de la femme allongée au fond du bateau dans un état d'épuisement extrême. Ève se réveilla. Elle ramassa la petite branche qui portait quelques feuilles, et trouva la force de lever la tête vers l'horizon avant de crier :

- Ur ! Ur ! Ur !

Elle secoua Adam pour le sortir de sa torpeur. En apercevant l'impressionnante masse continentale qui se dressait lentement au-dessus de l'horizon, l'homme hurla de joie. Un vent léger se leva et les poussa vers le rivage. Ils accostèrent en douceur et le couple sauta du bateau pour s'écrouler sur le sable. Alors, Dieu s'adressa à eux avec ces paroles :

- Mes chers enfants, l'espoir ne vous a jamais abandonnés. Vos prières sont montées jusqu'à moi. C'est pourquoi je me tiendrai toujours à vos côtés. Je ne puis réparer seul les conséquences de votre acte, qui m'a conduit à vous chasser de l'île d'Éden. Vous êtes désormais condamnés à la liberté jusqu'à ce que la mort vous emporte. Mais comment pourrais-je ignorer l'amour que vous me portez ? Nous sommes tous dans le même bateau, celui de la charité. Si votre raison et votre cœur s'ouvrent à ma Parole, alors vous obtiendrez la grâce de la vie éternelle. Agissez toujours non pas dans le sens de vos intérêts mais dans celui de l'humanité. Vous n'êtes pas ici-bas pour vous sauver mais pour sauver votre prochain. Priez pour le salut de vos frères et sœurs, et n'ayez crainte, d'autres se chargeront de votre rédemption. Vivez le jour présent et ne vous inquiétez pas du lendemain. À chaque jour suffit sa peine.

Ève et Adam s'installèrent non loin du rivage, dans une grande clairière entourée d'une végétation généreuse. Ils allumèrent un feu. Puis, ils récupérèrent toutes les pièces métalliques de la barque afin de les transformer en outils. La coque en bois, recouverte d'une épaisse couche de mousse et de fougères devint la toiture de leur nouvelle demeure. Ils défrichèrent une partie de la clairière pour en faire un jardin potager et un champ de blé. La terre

noire était très fertile. Enfin, ils fabriquèrent un four pour cuire leurs aliments et produire du bon pain. Satisfaits de leur œuvre, Ève et Adam s'unifièrent dans l'amour.

2. Gabrielle

Comme il l'avait déjà accompli sur l'île d'Éden pour donner naissance à Ève et Adam, l'Éternel sépara en deux tous les primates humains qui peuplaient *Ur*, le grand continent. Ils se transformèrent en femmes et en hommes. Puis, ils furent dispersés aux quatre coins du monde, avec pour mission de proclamer la Parole de Dieu et de se mettre au service de leurs frères et sœurs en humanité. Parfois, la dissociation donna naissance à deux femmes ou deux hommes. Ève et Adam furent saisis d'une grande joie, car ils n'étaient plus seuls. La population humaine chargée par Dieu de protéger la nature, augmenta rapidement. Pourtant, très vite des tensions apparurent... Le mal rongea les esprits comme une lèpre, à tel point que la violence et le glaive remplacèrent la douceur et la prière.

Ève mit au monde deux enfants de genre masculin. L'aîné qui était le premier humain né de manière naturelle, reçut le nom de *Caïn*. Le cadet fut nommé *Abel*. Caïn cultivait la terre, tandis qu'*Abel* était éleveur. Persuadé que Dieu préférait Abel, Caïn développa une jalousie malade qui le poussa à commettre l'irréparable... Il tua Abel, son propre frère. Par cet acte d'une extrême gravité, Caïn devint le premier meurtrier de l'histoire. L'humanité n'en était qu'à ses prémices, mais malheureusement, face aux forces du mal, elle perdait déjà le contrôle.

Caïn fut frappé d'une peine de bannissement perpétuel. Dieu le condamna à être déporté de l'autre côté du continent, sur les rivages inhospitaliers de la terre de *Sibir* jusqu'à ce qu'il lui demande sincèrement pardon. Caïn qui n'était pas un homme doux, refusa de se reconnaître pécheur. Il prit pour femme *Awan*. Elle enfanta un fils à qui ils donnèrent le nom de *Volgor*. Caïn fonda une cité semi-enterrée qu'il baptisa *Babilim*. Elle se transforma bien vite en un lieu de débauche et de perdition. Il y régnait la loi du plus fort, car *Sheïtan* s'était emparé de l'esprit de ses habitants. À l'âge de quarante ans, après avoir égorgé son épouse dans un accès de folie, Caïn mit fin à ses jours en s'immolant par le feu.

Le temps passa... Ève et Adam avaient presque deux cents ans. Ils vivaient toujours non loin du rivage où ils avaient accosté après leur longue traversée de quarante jours depuis l'île d'Éden. Leur campement de fortune s'était transformé en un ravissant petit village sur pilotis baptisé *Bonne-Nouvelle*. Il était habité par douze familles (ou *feux*) converties à la douceur et rejetant la violence sous toutes ses formes. Une fois par semaine, pour rendre grâce à Dieu et célébrer la vie, la communauté se rassemblait au cœur de la forêt, dans un carbet au toit de fougères qu'ils appelaient le *temple*. Au centre de ce lieu sacré, il y avait un petit tas de bois qui s'enflammait spontanément lorsque l'esprit de Dieu descendait parmi ses enfants.

Ève mit au monde une enfant de genre féminin qui fut appelée *Gabrielle*. Le couple humain remercia l'Éternel de l'avoir consolé de sa peine en lui permettant d'avoir un troisième enfant à un âge si avancé. Abel avait été assassiné et Caïn avait librement rejoint la mort sans jamais avoir demandé pardon. Gabrielle, née sans nombril, grandit entourée de l'affection de ses parents. Sa foi était très profonde. Elle aimait marcher seule dans l'immense forêt vierge qui recouvrait presque toutes les terres d'Ur. Elle n'éprouvait aucune crainte envers les grands animaux carnivores, n'hésitant pas à s'en approcher pour leur parler doucement et leur offrir quelques caresses. Elle passait de longues heures à méditer dans une hutte qu'elle s'était construite avec des branchages et des fougères. Son esprit se détachait de son enveloppe corporelle et il flottait au-dessus de la forêt. Gabrielle contemplait les flots du grand océan, celui que ses parents avaient traversé il y a fort longtemps. Mais aussi loin que son regard pouvait porter, elle n'avait jamais vu d'île. Un jour, l'esprit de Gabrielle monta jusqu'au firmament et le traversa. Elle eut alors le privilège de contempler la Terre dans toute sa beauté. De couleur bleue, elle ressemblait à une pierre précieuse que les révolutions autour du soleil avaient polie pour en faire une sphère parfaite. La planète se déplaçait sur une membrane de matière noire en tournant sur elle-même.

- Ce monde est un véritable paradis, s'émerveillait Gabrielle avec sa naïveté d'enfant. Mais lorsqu'elle eut douze ans, Dieu se manifesta à elle dans un rêve et sa vie bascula :

- Gabrielle, fille d'Ève et Adam, ne crains rien, car je suis l'Éternel ton Dieu. De l'autre côté d'Ur, sur les terres de Sibir, les humains ont bâti une cité soumise à Sheïtan. Ils se prosternent devant le prince des ténèbres et devant l'image de divinités nées dans les bas-fonds de leur esprit possédé. Ils

massacrent les animaux, détruisent la nature, tuent leur prochain pour se divertir dans des jeux du cirque. Fais-toi un bâton de marche. Puis dès que tu auras pris congé de tes parents et de la communauté de *Bonne-Nouvelle*, enfonce-toi dans la forêt en direction de Babilim, la grande cité prostituée. Lorsque tu arriveras à ses portes, présente-toi comme *l'envoyée de l'Éternel*. Dis-leur que tu viens en paix. Montre-leur que tu n'as pas d'armes.

- Seigneur, je ne suis qu'une enfant qui s'exprime difficilement. Les mots se bousculent dans ma bouche. Je n'ai pas le don de la parole.

- Non, mais ton cœur est pur. N'aie crainte Gabrielle, le moment venu, le Saint-Esprit s'exprimera par tes lèvres.

- Seigneur Dieu, même si cela signifie pour moi la mort au bout du chemin, je me sou mets librement à toi. Que ta volonté soit faite.

- Gabrielle, je ne peux pas te promettre que tu reverras tes proches, car le voyage que tu vas entreprendre est dangereux. Tu vas expérimenter la solitude et le désespoir qui peut conduire à un sentiment d'abandon mortel. Mais sache que le Saint-Esprit te portera lorsque tu n'auras plus la force d'avancer. Je suis le Créateur de l'espace-temps. Cela signifie que je ne peux pas descendre à l'intérieur de mon œuvre, à moins de devenir moi-même un être humain. En mangeant le fruit défendu, tes parents se sont affranchis de ma parole et ils ont introduit le péché. L'équilibre du monde a été rompu. Il a basculé du côté des ténèbres. Avant que l'épidémie ne s'étende et ne contamine toute l'humanité, ta mission est de détruire ce virus mortel qu'on appelle le mal et qui se manifeste par une incapacité à résister au péché.

Gabrielle fut prise d'une grande angoisse. Les larmes coulaient sur ses joues. Elle demanda :

- Que dirai-je à ces étrangers pour les convaincre de me laisser la vie sauve ? Je ne sais pas me défendre.

Dieu lui répondit :

- Tu leur diras que tu t'appelles Gabrielle et que tu es la petite sœur de Caïn, celui qui, il y a fort longtemps, a fondé Babilim. Pour avoir refusé d'implorer mon pardon, l'âme de ton frère souffre mille tourments dans les entrailles lugubres du purgatoire. Tu demanderas aux soldats qui vont te capturer de t'écouter bien attentivement. Tu leur diras que tu es heureuse et que tu vis de l'autre côté du continent, à l'abri du péché, dans une communauté dont

l'équilibre spirituel repose sur la profession de foi des douze piliers du salut :

¹Je suis l'Éternel, ton Dieu. Tu ne me représenteras jamais, ni sous la forme d'une statue, ni sous la forme d'une peinture. ²Tu respecteras le septième jour, celui de la contemplation : Tu arrêteras toutes tes activités pour te consacrer à la prière et à la méditation. ³Tu ne t'élèveras jamais au-dessus des autres. ⁴Tu feras toujours preuve de douceur envers autrui. ⁵Tu ne feras jamais la guerre. Tu ne porteras jamais les armes. ⁶Tu ne parleras pas en mal de tes frères et sœurs en humanité. ⁷Tu respecteras la nature. Tu ne lui prendras pas plus que ce dont tu as besoin pour vivre. ⁸Tu ne tueras pas, sauf pour assurer ta subsistance. Tu respecteras les animaux et tu ne leur infligeras jamais de souffrances inutiles. ⁹Tu ne construiras pas de grandes cités mais des villages qui ne dépasseront jamais douze feux. ¹⁰Tu resteras toujours fidèle à celle ou à celui qui partage ta vie. ¹¹Tu ne convoiteras pas le bien d'autrui. Tu ne voleras pas. ¹²Tu appliqueras la justice avec le souci constant de faire triompher le pardon.

Et puis, lorsque tu auras délivré ton message, je t'aiderai à prendre le chemin du retour. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour que tu reviennes saine et sauve. Annonce ton départ à la communauté et mets-toi en chemin. Un long périple t'attend.

3. Le voyage de Gabrielle

Le septième jour de la semaine, celui de la contemplation, Gabrielle annonça à la communauté que l'Éternel s'était manifesté à elle dans un rêve. Il lui avait demandé d'accomplir un long voyage jusqu'à Babilim, cité construite sur la côte orientale, de l'autre côté du grand continent, et ayant fait allégeance à Sheïtan, le prince des ténèbres. Elle demanda à tous les habitants de *Bonne-Nouvelle* de la bénir. Ève et Adam, ses parents, étaient submergés de joie et d'angoisse. Ils étaient reconnaissants envers l'Éternel d'avoir choisi leur fille pour apporter la bonne nouvelle à celles et ceux qui vivaient dans l'ignorance de Dieu, mais ils avaient peur de ne plus jamais la revoir. Elle était leur dernier enfant. Abel et Caïn n'étaient plus de ce monde.

Gabrielle s'enfonça dans la forêt vierge en adressant un dernier salut de la main à ses parents en larmes. Elle n'avait pas peur de cet environnement où le danger était pourtant omniprésent. Par l'intercession du Saint-Esprit, Dieu lui avait donné sa bénédiction. Elle se sentait protégée et invincible. Elle progressait dans la forêt sans savoir si elle suivait le bon azimuth, mais elle était pleine de confiance. D'une manière ou d'une autre, elle savait que Dieu la guiderait... ce dont il prit soin en effet.

Elle passa sa première nuit en compagnie d'un groupe de douze grands singes qui vinrent à sa rencontre juste avant le coucher du soleil. Leur regard était rempli de bonté. Dans un silence empreint de respect, ils prirent soin de lui confectionner un épais lit de feuilles. Ils lui apportèrent également quelques fruits. Gabrielle était heureuse. Dieu lui avait accordé une garde personnelle. Elle s'agenouilla et pria :

Ô, Éternel, toi qui es la source de toute vie, aide-nous à protéger les animaux, ceux qui planent dans le ciel, ceux qui nagent dans les eaux, et tous ceux qui peuplent les terres du grand continent. Apprends-nous à les respecter et à les protéger, car ils sont les témoins de ta splendeur et de ton amour. Protège-les du mal et de la violence humaine. Guéris tous ceux qui souffrent et apporte-leur de la joie et du réconfort. Aide-les à traverser toutes les épreuves de la vie.

Que jamais les animaux ne soient sacrifiés en holocauste. Qu'ils ne soient pas chassés pour le plaisir de tuer ni mis à mort sans raison aucune. Que toute forme de souffrance leur soit épargnée. Que leur chair soit consommée une seule fois par lune, lors d'une cérémonie d'action de grâce. Que des prières et des cantiques les accompagnent vers l'au-delà. Dieu tout puissant, nous te rendons grâce pour l'amour dont tu nous inondes quelle que soit notre espèce. Accueille en ton royaume et pour l'éternité, tous nos frères et sœurs du règne animal que la vie a quittés ici-bas.

Gabrielle passa une nuit paisible. Tôt le lendemain, le groupe se remit en marche. Les deux singes les plus puissants ouvraient le chemin, tandis que les autres se chargeaient de la protection rapprochée de celle que Dieu leur avait présentée comme sa fille bien aimée. Ils avançaient sans hésiter, donnant l'impression de connaître le chemin par cœur. La traversée de la grande forêt vierge d'Ur fut pour Gabrielle, un magnifique moment de communion avec la faune et la flore. Le voyage dura douze semaines durant lesquelles sa vie ne lui

sembla jamais menacée. La nature était belle. Une profonde harmonie s'en dégageait. C'était une aventure intense dans un environnement où, pour une raison mystérieuse, Sheïtan, le prince des ténèbres, était silencieux.

Mais un matin, Gabrielle fut prise d'angoisse. Elle sentit la présence d'une force négative qui flottait dans l'air comme un poison. Elle n'était pas du tout à l'aise. Les grands singes qui l'accompagnaient et prenaient soin d'elle, montraient également des signes de nervosité. Ils grognaient en se frappant le torse. L'ombre perpétuelle, au-dessus de leur tête, avait disparu. La végétation était de moins en moins dense. La forêt s'éclaircissait laissant passer de plus en plus de rayons du soleil. Ils continuèrent leur progression. Les grands singes observaient sans cesse les alentours du regard. Le groupe déboucha dans une immense clairière où la nature ressemblait à un chaos. Partout gisaient des troncs d'arbres abattus par des humains ou toute autre espèce animale capable de fabriquer et d'utiliser des outils complexes. La forêt avait été ravagée. Désormais, ils étaient à découvert, et donc particulièrement vulnérables.

Gabrielle ne voulait pas mettre en danger les douze anges-gardiens qui l'accompagnaient. Elle décida donc de poursuivre son chemin toute seule. Elle leur fit part de sa décision avant de les inviter à former un cercle main dans la main. Une énergie mystérieuse irradia les corps. Elle se diffusa de plus en plus vite, entraînée par une force centrifuge qui mélangeait les consciences.

Ils ne formaient plus qu'un seul esprit, une seule entité humanimale partageant les mêmes émotions. Les battements de cœur se synchronisèrent avant de ralentir progressivement pour atteindre un état de biostase parfait. C'est le moment que choisit le Saint-Esprit pour se manifester à eux en enflammant au centre du cercle quelques petites branches et brindilles. Alors, une voix venue du firmament se fit entendre :

- N'ayez pas peur. Je me tiendrai toujours à vos côtés. Entrez dans l'espérance de la résurrection.

Lentement, Gabrielle et les douze singes réintégrèrent leur enveloppe corporelle. Les yeux remplis de larmes, Gabrielle remercia un à un tous ses compagnons de voyage dans une étreinte pleine d'émotions. Les singes se frappèrent une dernière fois la poitrine avant de disparaître dans la forêt. Gabrielle était désormais seule, prisonnière d'un silence épais et angoissant. Elle savait que sa mission allait bientôt commencer.

4. La capture

L'enfant s'engagea dans la clairière et remarqua immédiatement l'absence d'odeurs. Il n'y avait pas non plus le moindre souffle de vent. Tout semblait figé. Elle avait l'impression que le monde qui l'entourait n'était qu'un décor dissimulant à son regard, une effrayante réalité.

Elle avait peur. Elle pensa à ses parents et à sa petite communauté qu'elle avait laissée de l'autre côté du grand continent. Elle se demandait pourquoi Dieu lui infligeait une telle épreuve et elle ne put retenir ses larmes. Elle continua malgré tout de progresser lentement dans la clairière. Ses pas ne produisaient pas le moindre bruit. C'était étrange. Après une heure de marche dans une nature saccagée, elle déboucha sur un large chemin de terre battue. Elle le suivit sur sa droite. De chaque côté, poussaient des hautes herbes jaunies par le manque d'eau. Les arbres avaient disparu, tout comme les fleurs. La nature semblait à l'agonie.

Elle marcha plusieurs kilomètres sous un soleil de plomb, au milieu d'un paysage de plus en plus irréel. Ses réserves d'eau étaient presque épuisées. Elle allait vite se retrouver en danger de mort. C'est alors qu'elle sentit derrière elle une présence. Prise de panique, elle accéléra le pas avant de se lancer dans une course désespérée. C'est au moment où elle se mit à crier qu'elle fut brutalement plaquée au sol. Elle perdit connaissance.

Elle se réveilla la bouche tuméfiée et incapable d'ouvrir l'œil droit. Elle portait un bâillon trop serré qui lui faisait mal à la commissure des lèvres. Allongée et sanglée sur une civière, incapable de s'enfuir, elle était à la merci des quatre humains qui la transportaient. Ils se déplaçaient en rythme et au pas de course. Tous portaient les mêmes vêtements : Pantalon en cuir, serré sur les jambes par des lanières qui dessinaient des losanges, bottes qui montaient à mi-mollets, veste en cuir sans manches laissant apparaître des scarifications et des dessins aux pigments sur toute la peau des bras, casque en métal protégeant toute la tête et ne laissant voir que les yeux.

Gabrielle remarqua également que ses ravisseurs portaient à la ceinture et sur le torse, plusieurs armes tranchantes. Elle était en présence de soldats bien équipés et parfaitement disciplinés. Ils avaient capturé une proie et elle savait déjà qu'elle allait être offerte en sacrifice à Sheïtan. Elle essaya

d'entrer en méditation pour s'extraire de son enveloppe corporelle et fuir loin de ce cauchemar... Elle n'y parvint pas. Alors, elle répéta en boucle :

Seigneur Dieu, prends pitié. Éternel, viens à mon secours.

Cela eut pour effet de la plonger dans un état de somnolence suffisamment profond pour abolir sa conscience. Elle ne sut pas combien de temps elle resta assoupie, mais elle se souvint que le retour à la réalité fut particulièrement brutal. Ses quatre porteurs la déposèrent sans ménagement sur le sol avant de lui ôter le bâillon et de recouvrir sa tête d'un voile noir finement grillagé au niveau des yeux. Gabrielle se trouvait au pied d'un rempart d'une hauteur impressionnante. Elle savait qu'elle allait pénétrer dans la cité de Babilim.

5. Babilim

Ceux qui l'avaient capturée firent pivoter une immense porte sur ses gonds. Gabrielle sentit alors les effluves du mal lui sauter au visage. C'était une odeur fétide, celle du péché. Ils pénétrèrent à l'intérieur de Babilim. L'escorte marchait au pas, lentement. Une foule hostile ne tarda pas à s'agglutiner autour du trophée... Une femelle ! Gabrielle reçut des insultes et des crachats qui coulaient par la grille de son voile et lui brûlaient les yeux. Des soldats ouvraient le chemin en usant d'une brutalité inouïe. Ils n'hésitaient pas à égorger ou à décapiter sans sommations, ceux qui empêchaient le convoi d'avancer et qui voulaient s'en prendre à la prisonnière.

Emportée par un flot de haine et complètement déshydratée, Gabrielle sombra dans un état de profonde hébétude. Elle fut transportée jusqu'à l'esplanade du temple de Volgor située en plein cœur de Babilim. Parvenue au but, elle fut confiée à d'autres soldats qui la hissèrent sur un échafaud sécurisé par plusieurs clôtures de fil de fer barbelé infranchissables. Sur sa civière, ils fixèrent une longue planche en travers de son dos pour former une croix. Puis, ils lui attachèrent fermement les avant-bras dessus, avant de la redresser. Elle était crucifiée. Désespérée et souffrant atrocement, elle s'adressa à l'Éternel en hurlant :

- Eli, Eli, lama sabachthani ?

Cela signifie *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonnée ?* L'un des hommes présents sur la place s'approcha d'elle et lui dit :

- Tu n'as que ce que tu mérites ! Tu sais très bien le sort qui est réservé aux femelles qui tentent de s'échapper.

- Je n'essayais pas de m'enfuir, lui dit Gabrielle. Je viens de l'Occident. J'ai marché douze semaines. J'ai traversé la grande forêt d'Ur pour vous rencontrer. Je n'ai pas d'armes. Je viens en paix.

- C'est insensé ! Qui t'as ordonné de faire ça ?

- L'Éternel lui-même... Il me l'a demandé dans un rêve.

L'homme la frappa au visage et lui dit :

- Le seul qui nous parle en rêve, c'est Sheïtan, notre maître à tous. À quelle famille appartiens-tu ?

À cet instant, la voix de Gabriel devint tellement puissante qu'elle recouvrit tout Babilim. On pouvait l'entendre à des kilomètres à la ronde, sans pour autant que sa force ne soit impossible à supporter pour les oreilles. Le volume était modulé en fonction de la distance :

- Je suis la fille d'Ève et Adam, les premiers humains, et la petite sœur de Caïn, fondateur de cette cité. Je suis venue vous apporter un message. Citoyennes et citoyens de Babilim, la patience de l'Éternel n'est pas infinie. Si vous continuez d'adorer Sheïtan, le prince des ténèbres, vous allez mourir et connaître les souffrances du purgatoire. Fuyez hors de la ville avant la prochaine lune. Si vous voulez survivre, disparaissez dans la forêt sans jamais regarder derrière vous, car en vérité je vous le dis, la colère de Dieu va s'abattre sur vous tous. Babilim sera pulvérisée par une arme venue du ciel.

- Tais-toi ! lui dit un des gardes. Nous allons informer le Seigneur Volgor de ta présence parmi nous. S'il refuse de t'accorder une audience, tu resteras ici et tu mourras comme les deux femelles crucifiées avec toi pour avoir osé sortir à la lumière du jour.

- Je n'ai nullement envie de m'enfuir. Je suis venu vous apporter les *douze piliers du salut*. Toutes celles et ceux qui mettront en pratique ces commandements dans leur vie quotidienne, iront au paradis :

¹Je suis l'Éternel, ton Dieu. Tu ne me représenteras jamais ni sous la forme d'une statue, ni sous la forme d'une peinture. ²Tu respecteras le septième jour, celui de la contemplation. Tu arrêteras toutes tes activités pour te consacrer à la prière et à la méditation. ³Tu ne t'élèveras jamais au-

dessus des autres. ⁴Tu feras toujours preuve de douceur envers autrui. ⁵Tu ne feras jamais la guerre. Tu ne porteras jamais les armes. ⁶Tu ne parleras pas en mal de tes frères et sœurs en humanité. ⁷Tu respecteras la nature. Tu ne lui prendras pas plus que ce dont tu as besoin pour vivre. ⁸Tu ne tueras pas, sauf pour assurer ta subsistance. Tu respecteras les animaux et tu ne leur infligeras jamais de souffrances inutiles. ⁹Tu ne construiras pas de grandes cités mais des villages qui ne dépasseront jamais douze feux. ¹⁰Tu resteras toujours fidèle à celle ou à celui qui partage ta vie. ¹¹Tu ne convoiteras pas le bien d'autrui. Tu ne voleras pas. ¹²Tu appliqueras la justice avec le souci constant de faire triompher le pardon.

- Tais-toi ou je vais t'égorger ! lui dit un des soldats.

Gabrielle avait atrocement mal aux bras, mais elle ne pouvait pas modifier sa position. Elle avait très soif, mais elle avait peur de demander à ses gardes de lui offrir un peu d'eau pour la soulager. Du haut de sa croix plantée sur l'esplanade qui menait au temple de Volgor, elle dominait Babilim. La cité formait un rectangle parcouru de rues parfaitement rectilignes bordées d'édifices en briques noires construits dans un style froid et d'une grande uniformité. Tout semblait d'une irréaliste propreté. Il n'y avait pas un seul arbre, pas de fleurs ni de verdure. Babilim, cité sans âme, était glaçante. C'était un immense décor qui dissimulait l'enfer.

Aussi loin que son regard portait, elle ne voyait que des hommes qui, tous sans exception, se déplaçaient seuls, sans prononcer le moindre mot ou presque. Les seules femmes présentes dans ce décor de cauchemar étaient celles qui étaient crucifiées à ses côtés. La cité entière était plongée dans un silence terriblement angoissant. Ses habitants ressemblaient à des corps sans âme, capables de penser mais qui semblaient dénuées de toute conscience, des machines biologiques connectées et soumises à Sheïtan, le prince des ténèbres.

Où étaient les femmes ? Comment tous ces hommes s'y prenaient-ils pour renouveler les générations ? Sous le soleil de plomb qui lui brûlait les bras, Gabrielle ne voyait pas comment elle allait pouvoir survivre plus de quelques heures. Elle pria l'Éternel encore et encore jusqu'à ce qu'elle perde connaissance... Aussitôt, le ciel devint très sombre. La terre trembla et des éclairs d'une puissance terrifiante zébrèrent le ciel. La foudre frappa la jeune enfant qui prit feu.

L'esprit de Gabrielle se mit à flotter à quelques mètres au-dessus de son corps martyrisé. Elle vit deux gardes s'approcher d'elle pour vérifier si elle était encore en vie. Puis, elle se sentit violemment aspirée vers le ciel avant d'entrer dans un long couloir baigné d'une lumière blanche immaculée. Elle se sentait bien. Elle ne ressentait plus aucune douleur, ni physique ni morale. Elle flottait vers la lumière tout au bout du couloir. Est-ce que celle-ci marquait la frontière entre la vie et la mort ?

Sur les murs blancs autour d'elle, des images apparurent. Gabrielle était devant le temple de Volgor. Elle avait été descendue de la croix. Elle ne présentait aucune trace de brûlure alors que pourtant, le feu venu du ciel l'avait transformée, l'espace d'un instant, en torche humaine. Son visage ne portait plus les blessures infligées lors de sa capture. Pour les gardes, ce qui venait de se dérouler devant leurs yeux dépassait l'entendement. Volgor, seigneur de Babilim, voulait absolument rencontrer celle qui prétendait être la sœur de son géniteur, mais celle-ci ne respirait plus et les gardes ne savaient pas comment s'y prendre pour la réanimer. Encore quelques minutes et elle serait morte...

- Le Seigneur Volgor va nous brûler vif, se dit un des deux gardes, dans le secret de ce qui lui restait de conscience humaine.

Les images s'évaporèrent. Gabrielle se remit à flotter lentement en direction de la source de chaleur qui l'attirait au fond du couloir. Elle se sentait merveilleusement bien. Elle était prête à rencontrer l'Éternel. Elle continuait d'avancer. Débarrassée de son corps physique, Elle se sentait légère. La lumière, qui avait pris un aspect liquide, n'était plus qu'à quelques mètres lorsqu'elle entendit une voix profonde et pleine de douceur, lui dire :

- Gabrielle, mon enfant, tu as accompli ta mission mais ton heure n'est pas encore venue. Il faut que tu retournes sur terre pour continuer à proclamer la bonne nouvelle. J'ai besoin de toi. Je t'ai choisie, car ton âme est d'une grande pureté. Regarde ton ventre. Y vois-tu un nombril ?

- Il ne paraît pas, lui dit Gabrielle. Il est caché sous la peau.

- Non, tu n'en as jamais eu. Tu n'as jamais été marqué du péché originel. Je vais t'aider à t'enfuir de Babilim. Les douze grands singes t'attendent déjà en forêt profonde.

Juste après ces paroles, Gabrielle se sentit aspirée vers le bas. Elle réintégra son corps et reprit conscience aussitôt. Ses gardes étaient sous le choc,

déboussolés par les événements surnaturels qui venaient tout juste de se produire devant leurs yeux. L'enfant les toucha et leur regard changea. Une lueur de vie se mit à briller au fond de leurs pupilles.

- Comment vous appelez-vous ? leur demanda-t-elle.

- Je suis Saül, dit le premier, d'une voix douce.

- Et moi je m'appelle Judas, dit le deuxième.

Gabrielle observa un temps de silence avant de demander :

- Et pour vous, qui suis-je ?

- Quel que soit le nom que tu portes, tu n'as pas été engendrée par Sheïtan. Tu n'es pas née dans nos élevages, lui dit Saül.

- Tu es celle que Dieu nous a envoyée pour faire triompher une force que nous ne connaissons pas, ajouta Judas.

- Bienheureux êtes-vous, Saül et Judas, car en vérité je vous le dis, ces mots ont été placés dans votre cœur par l'Éternel. Il vient de se révéler à vous par sa Parole. Cette force que vous ne connaissez pas s'appelle l'amour, leur répondit-elle. Déposez votre casque sur le sol et débarrassez-vous de toutes les armes que vous portez. L'Éternel, Dieu d'amour et de bonté, vous a libérés de votre servitude. Libérez également ces deux femmes crucifiées à mes côtés et qui ont déjà perdu conscience.

Saül et Judas s'exécutèrent, mais il était sans doute déjà trop tard... Les deux suppliciées étaient mortes. Gabrielle s'approcha d'elles, posa ses mains sur leur front jusqu'à ce que leurs yeux s'ouvrent. Puis, elle leur demanda :

- Comment vous appelez-vous ?

- Je m'appelle Magdala dit la première.

- Et moi, je suis Saraï, dit la deuxième.

Gabrielle leur dit :

- En vérité, je vous le dis, heureuses êtes-vous mes sœurs si douces, car l'éternité vous est promise. Donnons-nous la main, formons un cercle et prions...

Les vêtements de Gabrielle et de ses quatre premiers disciples devinrent d'une blancheur surnaturelle. Ils étaient entourés d'un halo de lumière qui descendait

du firmament. La voix de l'enfant était tellement puissante qu'elle recouvrait tout Babilim :

Notre Père, qui es aux cieux, que ton nom soit sanctifié. Que ton règne vienne. Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour. Pardonne-nous nos offenses, comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés, et ne nous laisse pas entrer en tentation, mais délivre-nous du mal. Ainsi soit-il.

À mesure que Gabrielle récitait le *Notre père*, un phénomène surnaturel se produisit. Leur corps s'effaçait. Ils devenaient invisibles ! Tout autour d'eux, derrière les rangées de clôtures, une foule se formait, attirée et effrayée par cette force qu'elle ne connaissait pas. La panique s'empara des habitants de Babilim. Parcouru de violents spasmes qui les jetaient contre les clôtures de barbelé, les corps étaient en proie à de terribles souffrances. Le mal tentait de s'en extraire par tous les moyens. Les bouches vomissaient des petits animaux à l'aspect hideux, semblables à des serpents émettant des cris stridents. Sheïtan, prince des ténèbres, ne supportait pas le *Notre Père*, cette prière divine qui témoignait de la puissance du Verbe. Le halo de lumière disparut. Gabrielle dit alors ses disciples :

- Frères et sœurs, nous sommes désormais invisibles, ce qui va nous permettre de fuir en toute sécurité. Prenez garde de ne pas lâcher la main de l'autre. Ce pouvoir disparaîtra dès que nous aurons atteint la lisière de la forêt profonde. Fuyons le plus loin possible vers l'ouest avant la prochaine lune qui s'annonce. Lorsque le feu venu du ciel s'abattra sur cette cité maudite, ne vous retournez pas. Continuez à marcher et n'ayez pas peur, car je serai à vos côtés. Tous les citoyens de Babilim qui auront choisi de gagner la forêt profonde pour rejoindre le peuple de Dieu, auront la vie sauve. Les autres seront vaporisés. Partons frères et sœurs, ne restons pas une minute de plus dans cette cité que Dieu a décidé d'anéantir.

Gabrielle et ses quatre disciples, devenus invisibles, s'enfuirent en courant et en se tenant fermement par la main. Incapables de voir où ils posaient leurs pieds, ils trébuchèrent à de nombreuses reprises. Ils retrouvèrent les grands singes qui ne les voyaient pas mais qui pourtant sentaient leur présence. Les humains se matérialisèrent dans un léger grésillement, provoquant chez les primates un mouvement de surprise. Le groupe ne perdit pas une seule seconde

pour se mettre en marche en direction de la communauté de Bonne-Nouvelle. Le voyage retour allait durer douze semaines.

Le matin du deuxième jour, ils furent saisis d'une grande peur lorsqu'un oiseau métallique géant qui ne battait pas des ailes, passa au-dessus de leur tête dans un vacarme assourdissant. Quelques heures plus tard, une explosion sourde et d'une puissance effrayante déchira le calme de la forêt. L'onde de choc parcourut le corps des marcheurs qui furent jetés à plat-ventre. Conformément aux instructions de Dieu transmises également à l'escorte des grands singes, aucun ne tourna le regard en direction de la source destructrice. Par conséquent, personne ne vit l'immense champignon de feu s'élever dans l'atmosphère jusqu'au firmament. L'oiseau métallique repassa au-dessus de leur tête quelques heures plus tard et disparut à jamais...

6. Qui suis-je ?

Je viens tout juste de me réveiller. Trempé de sueur et très agité, je n'ai jamais vécu un rêve aussi réaliste que celui qui vient de se briser en mille morceaux dans mon esprit confus. Dehors, dans un bruit de tonnerre, un avion de chasse traverse le ciel à basse altitude. Je me lève et je m'installe aussitôt à mon bureau pour conserver par écrit, sur un cahier *Clairefontaine*, mon voyage nocturne aux sources du monde. Je ne veux pas en perdre une miette. J'ai déjà rédigé vingt-huit pages. Mais à présent, mes souvenirs se dispersent au vent de l'oubli. Ma mémoire se vide ! Je le sens ! Ma vie s'efface... Mon Dieu ! Qui suis-je ? Je deviens invisible ! Je suis en train de disparaître... Je...

7. Incarnation

Je... Je me souviens parfaitement du moment précis où j'ai pris conscience que j'existais. Cela s'est passé le jour où j'ai franchi pour la première fois le porche de l'école maternelle. C'était le 15 septembre 1975. Je n'avais pas encore trois ans et je me demandais ce que je faisais dans cette cour parmi tous ces enfants qui pleuraient. Je n'ai jamais oublié ce sentiment d'abandon qui s'est emparé de moi à cet instant. Mais ce qui m'a le plus marqué, c'est cette étrange et brutale impression d'incarnation.

De ma venue au monde jusqu'à mon premier jour d'école, ma mémoire n'a rien conservé. Si, dans ce laps de temps, la mort m'avait frappé, je serais parti sans avoir jamais su que j'avais vécu. Et pourtant, durant cette période d'initialisation cérébrale, j'ai appris à marcher. J'ai même acquis suffisamment de connaissances en français pour être capable de partager mes émotions avec les *grands*.

J'ai barboté dans ce mélange quantique de conscience inconsciente, jusqu'au moment où l'on m'a poussé dans la cour de l'école. À partir de cet instant et à mon grand étonnement, tout ce que mes sens percevaient, se transformait en souvenirs que mon cerveau pouvait conserver. Ma mémoire de surface venait de s'activer. J'ai passé la journée à observer les autres enfants. S'étaient-ils réveillés en même temps que moi, ou bien flottaient-ils encore dans cet indéfinissable état où le passé n'a pas encore suffisamment d'épaisseur pour se connecter au présent ? L'après-midi, nous avons fait la sieste sur d'épais tapis de sol et à cette occasion, j'étais brièvement retourné dans le néant. Au réveil, rien n'avait bougé. Les autres enfants étaient toujours là. J'ai alors compris que j'étais de retour sur Terre, et je n'ai pas pu retenir mes larmes.

D'aussi loin que je me souviens, la mort m'a toujours fasciné. Je l'ai rencontrée pour la première fois à l'occasion du départ de mon arrière-grand-mère vers l'au-delà. Elle a quitté notre monde en janvier 1983. J'avais dix ans et ce qui me rend triste, c'est que je ne me rappelle même plus de son prénom. Ma mémoire l'a effacé comme s'il s'agissait d'une information sans importance. La veille de l'inhumation, nous lui avons rendu une dernière visite. Les jambes tremblantes, je me suis approché lentement de ce corps diaphane étrangement immobile, qui avait donné vie à neuf enfants. Elle avait un chapelet enroulé autour de ses doigts noueux. C'est en prenant le goupillon et en l'aspergeant de quelques gouttes d'eau bénite que j'ai compris que son enveloppe corporelle n'était plus qu'un véhicule de chair abandonné sur le bas-côté du monde.

Petit à petit, à mesure que celles et ceux qui l'ont connue disparaissent à leur tour, mon arrière-grand-mère à qui nous rendions visite dans sa maison de retraite toute enveloppée de tristesse, sombre dans l'oubli. Je ne possède qu'une seule photo d'elle... Un polaroid dont les couleurs se décomposent en même temps que son souvenir.

Chères lectrices, chers lecteurs, qui que vous soyez, je vous souhaite la bienvenue dans les pages de cet épais cahier à spirale, abandonné sur un banc

dans la chapelle St Nicolas d'Haranbeltz, à Ostabat (Pyrénées-Atlantiques). Avant de disparaître dans des conditions mystérieuses, l'auteur anonyme a rédigé vingt-huit pages dans une écriture particulièrement soignée. Qui a déposé ce cahier dans ce lieu de recueillement et de prière ? J'ai le sentiment que les feuilles encore vierges m'invitent à poursuivre la rédaction. Alors, je sors mon stylo plume et je me lance.

8. Labarre-Authières

J'ai eu une enfance heureuse. J'ai grandi à Labarre-Authières, petit village des Syrtes solidement accroché sur un contrefort des Hauts-de-Gâtine. À ma naissance, il ne comptait que six cents habitants, c'est-à-dire trois fois moins qu'aujourd'hui. Nous occupions un modeste pavillon construit en retrait, sur un terrain d'un peu plus de mille mètres carré. Derrière, il y avait un beau jardin, et devant, côté rue, des parterres de fleurs entretenus avec soin. Notre maison était posée exactement à la frontière séparant deux modèles architecturaux et deux modes de vie complètement différents : le vieux-bourg et les lotissements.

Le premier s'étalait tout autour d'une belle place rectangulaire et dans quelques rues adjacentes. On y trouvait tous les commerces. Au fond de cet espace aux dimensions assez inhabituelles pour un si petit village, se dressaient une église néo-gothique du XIXe siècle et un temple protestant séparés par un cimetière dont les stèles avaient la particularité d'être orientées en direction du lieu de culte correspondant à la confession du mort. Cette tradition n'a jamais disparu.

Le vieux-bourg, où vivaient les générations les plus anciennes, était constitué de petites maisons à étages, accolées les unes aux autres. Elles caractérisaient l'architecture du cœur du village. L'artère principale qui traversait la commune du nord au sud, se nommait la *Grand'rue*. Les trottoirs étaient si étroits que deux piétons ne pouvaient pas se croiser sans que l'un soit obligé de descendre sur la chaussée. Les façades de ces modestes bâtisses, penchées et sécurisées par des croix de Saint-André, formaient un rempart qui dissimulait une mosaïque de jardins potagers dont les limites de propriété étaient vaguement définies par des bornes enfouies sous une rangée d'arbres fruitiers. Dans cet environnement, il n'était pas possible de se soustraire au regard de ses voisins. Par la force

des choses, le village formait donc une grande famille qui n'avait rien à cacher.

Toute la surface des jardins du vieux-bourg était dédiée au maraîchage. Il n'y avait pas un centimètre carré de gazon. À l'exception des géraniums qui ornaient les fenêtres et les balcons, tout ce qui poussait dans cette terre lourde devait pouvoir se manger. C'était la règle et elle s'appliquait aussi aux animaux. Les poules fournissaient des œufs ; les clapiers étaient remplis de lapins tous condamnés à être dépecés. On ne trouvait pas d'élégants caniches soigneusement pomponnés mais des beagles ou des griffons syrtés, chiens de chasse capables de rapporter du gibier, par conséquent d'être utiles. Il n'existait pas d'animaux dits *de compagnie*, c'est-à-dire vivant aux crochets de leurs maîtres humains. Quelle que soit son espèce, chacun devait mériter sa pitance.

Tous les samedis, c'était le même rituel. Vers quatre heures de l'après-midi, par un discret hochement de tête, les hommes qui jardinaient depuis le matin, tombaient d'accord pour suspendre leurs activités. Il était temps de *boire un coup*. Alors, dans un silence religieux, Ils se dirigeaient en pressant le pas, vers un endroit *de facto* interdit aux femmes : la cave. Au centre de ce lieu masculin baigné d'obscurité et de fraîcheur, trônait le pressoir qui séparait deux rangées de barriques. On réveillait la bête une fois par an pour les vendanges. Elles marquaient l'avènement de l'automne qui, avec ses odeurs et ses couleurs chaudes aux mille nuances, reste encore aujourd'hui ma saison préférée. Le raisin produisait pour les besoins familiaux, un vin épais qui tachait les dents et laissait en bouche, un goût aigre difficile à oublier. Je me souviens encore de la cave de mon grand-père maternel décorée d'une multitude de calendriers des PTT accrochés aux poutres et dont les pages moisissaient lentement sous l'effet de l'humidité.

Les pressoirs existent toujours mais dans l'obscurité des caves devenues silencieuses, ils sont les témoins d'une époque à jamais révolue. Les petites vignes familiales ont toutes été arrachées à la mort de leurs propriétaires respectifs. Elles sont aujourd'hui recouvertes de pavillons et d'asphalte. Quant aux jardins potagers cachés derrière les bâtisses du vieux bourg, et qualifiés par l'administration de *dents creuses*, ils ont laissé la place à des maisons d'habitations au gazon parfaitement entretenu, qui s'amalgament lentement pour former de nouveaux lotissements. Les jardins de mon enfance ont disparu... Je les traversais pour me rendre à l'école ou bien pour *descend' dans l'bourg* acheter du pain et quelques malabars. À cette époque pas si lointaine, le village était

encore animé. Il y avait trois épiceries, deux cafés, un poissonnier qui vendait un peu de tout sauf du poisson, un boucher qui préparait les steaks hachés devant ses clients, un forgeron surnommé *aplati* qui avait toujours au coin des lèvres une cigarette au papier noirci par la salive, un boulanger qui travaillait lorsque tout le monde dormait, deux succursales d'agences bancaires et un bureau de poste qui tenaient une permanence quelques heures par semaine...

Aujourd'hui, il ne reste plus rien ! Le seul commerce de la commune est un salon de tatouage dont on se demande bien comment il peut attirer suffisamment de clients pour survivre. Ce délabrement social provoqué par un système économique comparable à un trou noir jamais rassasié, est en train de dévorer le *vivre-ensemble*. Il transforme nos villages en petites cités-dortoirs déshumanisées. Dans mon enfance, les rues de la commune n'avaient pas de noms et les maisons ne portaient pas de numéros. À quoi bon ? Le facteur connaissait tout le monde ! Je me souviens du jour où celui que l'on appelait le *cantonnier* est venu poser une petite plaque bleue au-dessus de notre porte d'entrée. À partir de cet instant, nous habitons au 5, *rue des marmottes*, petit rongeur que personne n'a jamais rencontré sous nos latitudes.

Je n'ai jamais aimé ces lotissements à la propreté maniaque, qui vous font croire que vous n'êtes jamais seuls. Ils grignotent la nature à la manière d'un cancer. J'aurais voulu vivre et grandir dans un village aux maisons serrées les unes contre les autres, aux rues étroites et sinueuses, dans une campagne parcourue de chemins creux séparant des petits prés entourés de haies épaisses et de belles clôtures en bois. Il y aurait des ruisseaux et des sources cachées qui inviteraient les enfants à partir à l'aventure sur des vélos de course au guidon retourné. Je n'ai jamais aimé ces lotissements qui ont recouvert de béton et d'asphalte le bosquet où, avec les copains, nous nous amusions à construire des cabanes au toit recouvert de fougères.

9. Nos jours heureux

Lentement, notre monde se décompose. Le chaos s'installe sans faire de bruit, comme un cancer... Il me revient en tête une chanson de Pierre Bachelet intitulée *Les jours heureux*. Elle est extraite des *corons*, son album le plus connu. Mon parrain me l'avait offert en même temps qu'un magnétophone, à l'occasion de ma profession de foi. C'était ma toute première cassette. Je me souviens du refrain :

Ce sont nos jours heureux, mais en ouvrant les yeux, ils ont comme un drôle d'air d'avant la guerre...

À chaque fois que j'écoute ce titre sur Internet, des images de mon enfance remontent à la surface... Des courses à vélo dans la campagne, des primevères annonçant le printemps, des parties de billes, des rires, la Renault 14 tirant joyeusement sa remorque sur la route des vacances, la rentrée des classes, le crissement de la craie sur le tableau, les lettres dessinées et alignées à la perfection par l'instituteur, avec de subtiles variations d'épaisseur qui rendait la langue française encore plus élégante qu'elle ne l'était déjà, l'automne et ses couleurs si chaudes qui transformaient la nature en un magnifique tableau... Les grillées de mogettes et l'odeur des châtaignes...

Nos jours heureux

Ce sont les images d'un bonheur qui pour moi, encore aujourd'hui, a le goût du paradis. Il me semblait éternel. Les guerres appartenaient aux livres d'histoire. Elles étaient devenues bien inoffensives. Nous pouvions donc nous permettre d'y jouer, avec des pistolets à eau ou bien à rouleaux d'amorces, ceux-là même qu'on pouvait acheter à la kermesse des écoles pour quelques francs. C'était les cow-boys contre les Indiens, les Français contre les Allemands.

Nous nous écroulions sur le sol, blessés à mort, avant de ressusciter dans un grand éclat de rire, et de nous lancer à la poursuite de l'ennemi réfugié dans le cimetière. Il tentait de sauver sa peau en courant autour du monument aux morts qui porte encore aujourd'hui, comme autant de cicatrices, les noms des quarante-deux enfants de Labarre-Authières tombés pour la France : trente-six durant la première guerre mondiale, et six durant la seconde. À chacune de mes visites annuelles dans ce cimetière, je n'oublie pas de lire lentement tous ces noms gravés dans la pierre et qui témoignent de notre folie. À quoi ressemblait leur vie ? Avaient-ils des rêves ? Le granite conserve les noms et les prénoms mais pas les souvenirs. C'était il y a plus d'un siècle. Ceux qui les ont connus sont tous décédés.

Nous entrons dans l'oubli éternel lorsque, bien après notre mort, le dernier homme qui se souvient de nous, disparaît. Comme tant d'autres petits villages en France, faute d'avoir entretenu sa mémoire, Labarre-Authières, petite commune nichée au fin fond des Syrtes, a perdu le souvenir de ceux dont les noms sont gravés dans la pierre. Leur sacrifice a été oublié. Leurs lettres qui racontaient les tranchées, ont sans doute été brûlées. Lorsque j'étais enfant, je me souviens des derniers témoins de cette époque, survivants de l'enfer. Au début des années quatre-vingt, il en restait une poignée qui, malgré les cauchemars et les traumatismes, profitaient des derniers petits bonheurs que la vie leur offrait... Je me rappelle tout particulièrement d'un prêtre dont la jambe de bois munie à son extrémité d'un gros tampon en caoutchouc noir, claquait à chaque pas. Jamais je n'aurais osé demander à ces hommes de me raconter leur guerre... Il est des douleurs que les mots ne peuvent pas traduire et du haut de mes dix ans, je le savais déjà.

De nos jours, les descendants de ces soldats arrachés à leur terre et déchiquetés dans l'enfer de Verdun jouent à la guerre, mais au fond d'un canapé, avec dans les mains, une console qui leur permet de manipuler des armes d'un réalisme effrayant : des *Famas*, des *M16*, des *HK-416*, sans oublier bien sûr le légendaire fusil d'assaut *AK47-Kalashnikov*. Tuer son prochain est devenu un passe-temps. Jamais un homme politique, quel que soit son bord, n'a osé déposer un projet de loi visant à interdire les jeux ou les jouets faisant l'apologie de la violence. D'un bout à l'autre du spectre politique, conditionner les garçons à la guerre fait consensus.

Et ça débute dès le premier âge. Il faut inhiber dans le cerveau des enfants mâles, le gène de la douceur et activer celui de la violence, afin qu'il se répande dans leur ADN, car ce qui attend ces derniers, c'est la guerre en uniforme, au sein d'une compagnie de combat, ou dans la division commerciale d'une entreprise. Notre civilisation humaine, plus particulièrement occidentale, repose entièrement sur la violence. Depuis que Dieu nous a chassés du jardin d'Éden, nous sommes en guerre. Comment s'extraire de cette boucle infinie où la douceur, malheureusement synonyme de faiblesse et de soumission, est absente ?

J'ai grandi à Labarre-Authières, petit village niché au fin fond des Syrtes. Je l'ai quitté pour poursuivre mes études et intégrer l'armée de l'air. Personne ne m'a poussé à sortir de l'enfance. J'étais heureux de me transformer en homme et de me mettre librement au service de la mort en devenant pilote de chasse.

10. J'ai donné la mort toute ma vie

Donner la mort est une expression qui m'a toujours paru étrange. Elle transforme un processus biologique dont la substance ou la non-substance nous est inconnue, en un objet concret que l'on peut offrir. En fait, lorsqu'on donne la mort à un être humain, on donne également celui-ci à la mort. L'acte de tuer se transforme instantanément en sacrifice, car la mort est certes l'instant précis qui marque la fin de la vie, mais elle est aussi l'état mystérieux qui succède à cet instant précis. Si la mort est synonyme de néant, alors elle est impensable, et comme elle est impossible à penser, elle n'existe pas. En revanche, si la mort est soit le moment où la vie s'arrête, soit un état qui succède à la vie, voire précède cette dernière, alors elle s'inscrit dans notre espace-temps et on peut en définir les limites. Accessible à partir de la vie, la mort est paradoxalement inaccessible à la vie.

Durant ma longue carrière dans l'armée de l'air, j'ai tué des centaines de mes frères et sœurs en humanité. Je ne peux pas vous dire combien exactement. C'était mon métier. Pour moi, la mort n'était pas un concept philosophique abstrait, mais un objet concret tel qu'une bombe *Mark-82*³ ou bien un missile *MICA*⁴ doté d'une référence, d'un numéro de série et de caractéristiques bien précises. Pilote au sein de l'escadron 2/30 Normandie-Niémén basé à Saint-Dizier en Haute-Marne, je transportais la mort sous les ailes de mon chasseur-bombardier. À chaque fois que l'on m'a donné l'ordre de presser le bouton de tir, je n'ai pas hésité une seule seconde. J'ai toujours été convaincu que je défendais les intérêts de mon pays. Dans mon esprit, il n'y avait pas de place pour le doute et pour les dommages collatéraux que mes actes hostiles engendraient. Les guerres propres n'existent pas.

Toute mon arrogance et mes certitudes se sont crashées Le 2 octobre 2014, aux confins du Mali, lors d'une mission d'appui aérien dans *l'Adrar des Ifoghas*⁵. Une grave défaillance de l'ordinateur de bord m'a fait perdre le contrôle de mon *Rafale*. J'ai été contraint de m'éjecter à très basse altitude en territoire hostile. Gravement blessé aux jambes et au dos, je n'ai dû mon salut qu'à la rapidité d'intervention d'un commando RESCo⁶ du CPA 30⁷.

3 https://fr.wikipedia.org/wiki/Bombe_Mark_82

4 <https://fr.wikipedia.org/wiki/MICA>

5 https://fr.wikipedia.org/wiki/Adrar_des_Ifoghas

6 https://fr.wikipedia.org/wiki/Recherche_et_sauvetage_au_combat

7 https://fr.wikipedia.org/wiki/Commando_parachutiste_de_l%27air_no_30

Rapatrié en France par avion sanitaire, j'ai été opéré en urgence avant de réapprendre doucement à marcher. À l'issue de ma rééducation, Le chirurgien m'a dit que compte tenu de la gravité de ma blessure aux cervicales, ma guérison relevait du miracle. Cette nouvelle aurait dû me réjouir si elle n'avait pas sonné la fin de ma carrière de pilote de chasse. Mon dos était devenu bien trop fragile pour encaisser des accélérations de plusieurs G⁸.

- Estimez-vous heureux de ne pas être cloué dans un fauteuil roulant pour le restant de vos jours, m'a dit le chirurgien, pour me consoler. Les Dieux sont avec vous !

Même si ma carrière aux commandes d'un Rafale était terminée, l'armée de l'air ne m'a pas laissé tomber. J'ai très vite repris du service en acceptant un poste de pilote de drone de combat *Reaper*⁹ à la base aérienne 709 de Cognac-Châteaubernard, au sein de l'escadron de drones 1/33 Belfort¹⁰. Même si nous avons dû déménager en Charente dans la précipitation, j'étais ravi de cette reconversion professionnelle, dernière étape avant une retraite que j'estimais bien méritée. Cette mission qui devait durer deux ans, était pour moi un nouveau défi et une juste récompense pour mes états de service jugés excellents. Cerise sur le gâteau, j'allais pouvoir rentrer chez moi tous les soirs et profiter d'une vie de famille qui ne serait plus interrompue du jour au lendemain par des départs en opérations extérieures.

J'ai donc commencé ma formation avec l'enthousiasme d'un débutant qui a tout à prouver. La première fois que j'ai piloté un drone, ce qui m'a le plus surpris, c'est la caméra embarquée équipée d'un système de reconnaissance faciale et d'un zoom suffisamment puissant pour identifier des cibles humaines. Ce n'était pas le cas dans mon Rafale. Enfermé dans le cockpit, Je n'ai jamais croisé le regard de mes ennemis. Je détruisais des installations militaires, des hangars, des pistes d'atterrissage, des avions au sol... Il y avait forcément des pertes humaines mais ces dernières n'avaient pas de visage. Je larguais mes bombes sans me poser de questions. J'étais dans un jeu vidéo dont le théâtre d'opérations n'était pas plus dangereux que mon canapé. Voler était pour moi un vrai plaisir. Aux commandes de mon jouet, je me sentais invincible.

Piloter un drone de combat depuis une station de contrôle ne procure pas les mêmes sensations... Disons-le clairement : J'étais planqué dans une sorte de

8 [https://fr.wikipedia.org/wiki/G_\(acc%C3%A9l%C3%A9ration\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/G_(acc%C3%A9l%C3%A9ration))

9 https://fr.wikipedia.org/wiki/General_Atomics_MQ-9_Reaper

10 https://fr.wikipedia.org/wiki/Escadron_de_drones_1/33_Belfort

container sans fenêtres, à des milliers de kilomètres de *Jack*¹¹, le Reaper que je faisais décoller de la base aérienne de Niamey au Niger. Les commandos déployés au sol identifiaient les objectifs à traiter et m'envoyaient les coordonnées. Je me lançais alors à la poursuite d'un pick-up prenant la fuite dans le désert.

En arrivant sur la cible, je pouvais très clairement fournir au service de renseignements, le nombre de terroristes entassés dans le véhicule. Lorsque je déclenchais le tir, la plupart étaient tués sur le coup, mais certains, transformés en torches humaines, trouvaient encore la force de parcourir deux ou trois mètres avant de s'écrouler au sol, dans une masse de chair informe. Par un passage à basse altitude, je m'assurais que tout le monde avait été neutralisé. Si ça bougeait encore un peu, je prévenais les commandos qui se déplaçaient sur zone, histoire de fignoler le travail au fusil d'assaut... ou à la baïonnette. Quant à moi, je reprenais mes patrouilles jusqu'à ce que je reçoive l'ordre de ramener *Jack* à Niamey.

Puis vers dix-sept heures trente, comme un petit employé de bureau, je rentrais chez moi retrouver mon épouse et sa fille, fruit d'un premier mariage. Parfois, je passais faire quelques courses au supermarché du coin. En déambulant dans les rayons, j'avais toujours cette étrange impression que les gens me dévisageaient. Pourtant, je ne sortais jamais de la base en uniforme. Comment auraient-ils pu deviner que durant la journée, en manipulant un simple joystick, j'avais pris l'initiative d'ôter la vie à des êtres humains qui se trouvaient de l'autre côté de la Méditerranée à des milliers de kilomètres du Super-U de Châteaubernard ?

Il nous arrivait d'inviter des amis ou des voisins à prendre l'apéritif. On parlait de tout et de rien, de l'école que nos enfants fréquentaient, de voitures, du championnat de rugby où la Rochelle brillait, du pouvoir d'achat que l'inflation ne cessait de grignoter, des dernières vacances au Portugal, pays d'origine de mon épouse... Puis, on trinquait et quelques heures après avoir tué, je m'enfilais un whisky.

Les apéritifs se sont enchaînés... Et en même temps que ma consommation d'alcool augmentait, je me posais de plus en plus de questions sur le sens de mon engagement. Au fond, qu'avais-je fait de mon existence ? Je n'avais rien construit. J'avais passé mon temps à détruire. Aux commandes de mon Rafale ou de mon drone, j'ai donné la mort toute ma vie. J'ai passé des heures à voler dans le ciel, aussi libre qu'un oiseau mais loin, si loin de ce Dieu pour lequel

11 Reaper signifie faucheuse. Elle personnifie la mort en Occident. J'ai baptisé mon drone Jack, car Jack the reaper ressemble à Jack the ripper, c'est-à-dire Jack l'éventreur.

j'assistais à la messe tous les dimanches, non pas pour faire fructifier ma foi, mais simplement par habitude. La vie m'avait donné tout ce que j'attendais d'elle. Je n'avais plus vraiment besoin de Dieu.

Quel était le but de cet état de guerre permanent dans lequel nous étions plongés depuis des décennies ? Quel dessein servait-il ? Est-ce qu'un rezzou de touaregs aux confins du Sahel représentait vraiment une menace directe pour la France ? Qu'y avait-il de chevaleresque dans le fait d'annoncer à la radio, d'une voix de robot, que *l'objectif avait été traité*. Cette terminologie est normalement réservée à la vermine. Or, tout militaire se doit de montrer du respect envers son ennemi, quelle que soit la cruauté de ce dernier.

Cela passe par l'utilisation de formules lui rappelant clairement qu'il ôte la vie d'un être humain à tout jamais, c'est-à-dire qu'il prend le risque de s'arroger un pouvoir divin. On ne *traite* pas celui qui a le courage de vous combattre, comme on traite un rat. La grandeur d'une armée se mesure au respect qu'elle témoigne envers celles et ceux qui lui résistent. Au Moyen Âge où l'on s'affrontait à l'arme blanche, tout soldat, à cheval ou à pied, croisait forcément le regard de celui qu'il s'apprêtait à faire passer de vie à trépas.

Mais en déshumanisant la guerre, la révolution industrielle et la technologie ont eu raison de cet esprit chevaleresque fier de montrer son dédain envers la mort. Désormais, on se bat sans prendre aucun risque, à coup de drones interposés. Qu'y a-t-il de noble à tuer en toute sécurité, un ennemi situé de l'autre côté de la Méditerranée avant d'aller faire ses courses au supermarché du coin ?

Mon état émotionnel se dégradait. Je n'allais pas bien et mon épouse non plus. Je sentais qu'elle s'éloignait de moi. Elle avait épousé un pilote de chasse sûr de lui, joyeux et boute-en-train. Elle se retrouvait avec quelqu'un qui ne lui parlait jamais de son travail et qui, tous les soirs à l'heure de l'apéritif, s'enfilait plusieurs verres de whisky tout seul.

Chaque matin, je conduisais ma belle-fille au collège. Je me garais sur le parking en face de l'entrée principale. Je l'embrassais et même si je n'étais pas son père, j'en profitais pour lui rappeler combien il était important de bien travailler pour avoir une bonne situation plus tard. Puis, je continuais mon trajet jusqu'à la base aérienne. Un jour, je me suis fait la remarque que la station de contrôle des drones, dépourvue de fenêtres, ressemblait grossièrement

à un cercueil. C'est étrange que cette idée m'ait traversé la tête le jour, à la fois béni et maudit, où tout a basculé..

C'était un vendredi. Une barre douloureuse me traversait le front, conséquence de l'alcool ingurgité la veille chez un voisin devenu compagnon de beuverie. Je me souviens avoir reçu l'ordre de faire décoller *Jack*, direction *Gorom-Gorom*, petite ville du Burkina-Faso située dans la zone des trois frontières. Cette fois-ci, il ne s'agissait pas d'éliminer des barbus chevauchant une moto à travers les dunes du Sahel, mais de détruire une maison d'habitation. *Bobby*, l'officier du renseignement m'a précisé que le type qui se trouvait à l'intérieur était un gros poisson, un *blancos* d'origine bretonne, converti à l'Islam et surnommé *Cheikh Loïc*. C'était la première fois qu'on me demandait de traiter un objectif qui se trouvait à l'intérieur d'un bâtiment, dans une zone semi-urbaine de surcroît. J'allais opérer sans voir la cible et cela me perturbait. J'ai demandé si le gars était tout seul. *Bobby* m'a répondu qu'il se trouvait avec deux de ses lieutenants.

- Personne d'autre ? Ai-je insisté.

- ... Non, personne d'autre.

- Sûr et certain ?

- ... Oui

J'avais un mauvais pressentiment. Je percevais dans la voix de *Bobby* des hésitations... Quelque chose n'était pas comme d'habitude..

- J'ai besoin de renseignements plus précis. Je ne peux pas asmathier en aveugle !

- Nos agents présents à Gorom-Gorom sont convaincus que *Cheikh Loïc* est dans ce gourbi avec deux de ses plus proches lieutenants.

- Eh bien, je vais les traiter dès que je les aurai en visuel.

- Capitaine, c'est un ordre qui vient directement de l'état-major. J'attends que vous me confirmiez le plus tôt possible, images à l'appui, que la mission a bien été exécutée. Terminé.

Comme tout militaire, j'étais dressé pour obéir, même à un ordre manifestement illégal. On ne détruisait pas une maison d'habitation en zone urbaine, susceptible d'abriter du personnel non combattant. C'était un crime de guerre. Pourtant, je me suis soumis. Je n'ai jamais eu l'âme d'un rebelle. Vingt ans d'armée m'ont conditionné à ne jamais dire non.

J'ai entré les coordonnées de la cible et le drone a immédiatement modifié sa trajectoire. Il n'a eu aucune difficulté à localiser la maison. Elle se situait en périphérie de la ville, un peu à l'écart, ce qui était une bonne chose. Le risque de dommages collatéraux était réduit. J'ai tourné quelques minutes dans le ciel en espérant que Cheikh Loïc finirait par montrer le pan de sa djellaba. Mais personne n'est sorti... J'ai alors pris la décision de me rapprocher du sol pour que le bourdonnement du drone attire l'attention... Toujours pas de mouvement m'indiquant que le lieu était occupé. Cette absence de réaction était de bon augure. Je volais très bas et je voyais tous les habitants du voisinage sortir un par un sur le pas de leur porte, signe que je n'étais pas discret.

Cependant, dans le gourbi que je devais « traiter », personne ne se manifestait... La maison était vide. C'était une évidence. Je ne risquais rien à la détruire. J'ai repris de l'altitude. Je me suis éloigné pour m'aligner correctement. Puis, j'ai fondu sur la cible. C'est au moment précis où j'ai appuyé sur le bouton de tir de mon joystick, que l'enfant est sorti avec son ballon sous le bras. J'ai croisé son regard moins d'une seconde et j'ai senti un froid mortel me pénétrer jusqu'à l'âme. J'ai pris instantanément conscience de l'horreur de mon geste. En voyant les flammes dévorer la maison, je savais déjà que ce que j'avais fait était irréparable.

À partir de cet instant, les cauchemars ont pris le contrôle de mon sommeil. Dès que je m'endormais, le petit garçon venait me rendre visite. Son ballon sous le bras, il me fixait de son dernier regard avant de s'embraser. Les flammes dessinaient sur son visage un rictus terrifiant. Je faisais tout pour rester éveillé. Complètement épuisé, j'ai été placé en arrêt de travail. En quelques mois, j'ai perdu ma santé psychique et le contrôle total de ma vie... Mon épouse m'a quitté emportant avec elle, sa fille. Imprégné d'alcool du matin au soir, devenu violent et suicidaire, je me suis retrouvé seul au monde, sans famille et sans amis. Ma vie sociale était devenue un champ de ruines.

Il ne me restait plus que ma maison mais pour combien de temps encore ? Elle se remplissait de déchets et les abords laissés à l'état d'abandon me valaient des

signalements du voisinage auprès de la mairie. Il ne faisait aucun doute que j'allais finir à la rue, et ce châtement me paraissait normal. Il n'éveillait en moi aucun sentiment d'injustice. C'était la facture que Dieu m'envoyait pour une longue carrière au service de la mort avec en apothéose, un crime de guerre susceptible de m'ouvrir les portes de l'enfer. Ma tradition catholique ne me portait plus, et je réalisais brutalement que depuis mon adolescence, ma présence à la messe du dimanche n'était qu'une habitude. Ce n'était pas une question de foi mais le fruit d'une éducation et d'une culture familiale qu'il fallait à tout prix transmettre.

Jusqu'à mon crash au Mali, tout m'avait réussi et je n'avais pas eu vraiment besoin des services de Dieu. Pourquoi aurais-je gaspillé mon énergie à prier cette entité qui, soit dit en passant, était bien silencieuse ? Qu'est-ce que je lui aurais demandé ? Vous allez me dire que je n'aurais pas perdu mon temps à réciter le *Notre Père* ou quelques *Je vous salue Marie* pour les autres, toutes celles et ceux cabossés par la vie. Mais dans mon uniforme de pilote de chasse, j'étais bien trop arrogant et égoïste pour m'inquiéter du sort de mon prochain. Assister à la messe tous les dimanches était déjà bien suffisant. Ma vie était une réussite dont je pouvais faire étalage. Je me croyais immortel tandis que Dieu avait de plus en plus l'odeur du néant.

11. Une étrange visite

Il s'est manifesté à moi un dimanche matin. J'avais passé la nuit à me torpiller la tête au Whisky. Recroquevillé sur le canapé en cuir qui trônait au milieu du séjour rempli de détritrus, mon esprit était traversé d'idées noires. Ma vie n'avait plus aucun sens. Échoué sur le rivage d'un monde qui n'était plus le mien, je voulais en finir le plus vite possible. Peu importe ce qui m'attendait dans l'au-delà, je n'étais plus qu'un déchet promis aux flammes de l'enfer. La tête lourde et la bouche horriblement pâteuse, j'ai fini par trouver le courage de me lever pour aller me servir un verre d'eau. J'étais encore bien alcoolisé et j'avais toutes les peines du monde à garder l'équilibre. Dehors, il tombait une petite pluie fine.

J'ai aperçu par la baie du séjour, un homme dont le visage était dissimulé sous une capuche noire. Il essayait de glisser quelque chose dans ma boîte aux lettres pleine à craquer. Comme il ne parvenait pas à ses fins, il enfonçait ses

doigts dans l'étroite ouverture pour en retirer des prospectus qu'il laissait tomber sur le trottoir. Ce comportement de sans-gêne m'a fait sortir de mes gonds, J'ai ouvert brusquement la porte d'entrée avant de me diriger vers l'individu en titubant et en l'insultant. Celui-ci s'est redressé lentement sans s'affoler, et... Oh mon Dieu ! Il n'y avait pas de visage sous la capuche ! Pas même de tête ! J'ai eu un brusque mouvement de recul qui m'a fait tomber à la renverse. Mon visiteur en a profité pour s'éloigner tranquillement. Ses pieds donnaient l'impression de glisser à quelques centimètres du sol dans une sorte de sinistre *moon walk*. Je me suis relevé péniblement et le cœur battant, j'ai attendu qu'il soit hors de ma vue pour m'approcher de la boîte aux lettres. Il y avait plusieurs feuilles à petits carreaux coincées entre deux prospectus. Elles portaient un texte rédigé dans une belle écriture calligraphique. Je vous l'offre dans son intégralité :

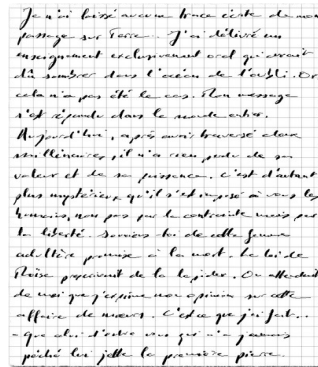
Je n'ai laissé aucune trace écrite de mon passage sur Terre. J'ai délivré un enseignement exclusivement oral qui, contre toute attente, aurait dû sombrer dans l'océan de l'oubli. Or, cela n'a pas été le cas. Mon message s'est répandu dans le monde entier... Aujourd'hui, après avoir traversé deux millénaires, il n'a rien perdu de sa valeur ni de sa puissance. C'est d'autant plus mystérieux qu'il s'est imposé à l'espèce humaine, non pas par la contrainte mais par la liberté. Souviens-toi de cette femme adultère promise à la mort. La loi de Moïse prescrivait de la lapider. On exigeait de moi que j'exprime clairement mon opinion sur cette affaire de mœurs, et c'est ce que j'ai fait en répondant :

– Que celui d'entre vous qui n'a jamais péché lui jette la première pierre.

Du plus âgé au plus jeune, tous les accusateurs se sont retirés sans exercer sur cette malheureuse pécheresse le moindre acte de violence. Est-ce que je les ai obligés à m'obéir ? Non... Je me suis juste contenté de répondre à la terrible question qui m'avait été posée, par une phrase sculptée et ciselée dans une sagesse qui ne vient pas de votre monde... Que celui d'entre vous qui n'a jamais péché lui jette la première pierre...

Mes mots ont produit leur effet. En épargnant cette femme, tous ceux qui, une minute auparavant, voulaient sa peau ont pris librement la décision de se reconnaître pécheurs... Et ils se

sont sauvés ! Aujourd'hui, deux mille ans après cet épisode, rien n'a changé. Tu as toujours le choix entre la vie et la mort, le bien et le mal, la douceur et la violence, le pardon et la vengeance. Cette décision t'appartient. Elle est le fruit de ta conscience d'homme condamné à la liberté. Personne ne te force la main.



Dans cet épisode rapporté par les évangiles, Je trace quelques signes dans le sable avec mon doigt. Aucune de mes actions n'est le fruit du hasard. Si j'ai fait cela, ce n'était pas pour me dégourdir les doigts ou parce que je m'ennuyais. Je voulais simplement faire comprendre que depuis Moïse, le monde avait évolué. La loi n'était plus gravée dans le roc mais écrite dans le sable, une matière dont la nature granulaire autorise les mises à jour. Là encore, il en va de la liberté. La loi ne doit pas asservir mais servir. Contrairement à la Vérité qui, elle, n'est pas relative, la loi doit pouvoir être remise en question et modifiée si cela s'avère nécessaire. La Vérité est divine. La loi est humaine. Quelle que soit sa gravité, une transgression ne peut pas conduire au châtement suprême. Elle doit pouvoir être effacée par le pardon. Si tu reconnais sincèrement qu'en distribuant la mort aux commandes de ton avion de chasse ou de ton drone de combat, tu as péché, si tu en tires les conséquences et que tu décides librement de te placer au service de ton prochain, alors le salut te sera accordé. Pars, Gabriel, mets-toi en chemin... Sauve-toi. Et n'oublie jamais ceci : Je suis descendu sur terre dans le corps d'un être humain. Dépouillé de mes attributs divins, j'ai expérimenté la souffrance, mais aussi la faute. Les derniers mots que j'ai dits à la femme adultère en sont peut-être la preuve.

- *Moi non plus, je ne te condamne pas. Va, et ne pêche plus.*

Selon toi, qu'est ce qui m'a retenu de la lapider ? Le péché avec lequel je suis venu au monde, ou l'Amour de mon prochain ?

La lecture de cette lettre m'a bouleversé jusqu'aux larmes. Les mots qu'elle portait témoignaient à mon égard d'un désir de pardon dont je ne me sentais pas digne. Au regard de tout le mal que j'avais fait, le châtement qui s'était abattu sur ma vie comme un tapis de bombes, me paraissait tout à fait justifié. Je devais payer pour mes crimes. Je devais les expier, c'est-à-dire user contre moi-même de violence pour les arracher de ma mémoire. Je ne croyais pas avoir d'autre choix. Jamais il ne m'a traversé l'esprit de demander pardon. C'était pourtant le chemin que l'auteur de la lettre, m'invitait à emprunter. Il ne voulait pas me punir mais me gracier, effacer la dette que j'avais contractée auprès du diable. Il ne voulait pas que j'oublie mais que je témoigne de la puissance du pardon comme outil au service de l'amour. Personne n'allait me jeter la première pierre.

Les trois feuilles manuscrites ne laissaient guère de doute sur l'identité de celui qui les avait inspirées. Mais je ne pouvais pas croire que ce dernier les avait lui-même rédigées et glissées dans ma boîte aux lettres. Je suppose qu'il avait confié la mission à un de ses agents célestes présents sur Terre. Cette idée peut vous paraître saugrenue. Moi, je la trouve plausible. Pourquoi l'Éternel n'enverrait-il pas sur la Terre ses propres agents du renseignement ? Il y a deux mille ans, il nous a bien envoyé son fils !

Si je n'avais pas aperçu l'étrange visiteur par la baie vitrée, si j'étais sorti de mon sommeil éthylique deux minutes plus tard, ce texte venu du ciel se serait noyé dans ma boîte aux lettres pleine de prospectus publicitaires. J'aurais très bien pu jeter ces précieuses feuilles dans le conteneur sans même m'en apercevoir ! Ces mots d'une grande sagesse auraient été incinérés et personne n'en aurait jamais rien su.

Pars ! Mets-toi en chemin... Sauve-toi ! Ces paroles m'ont transformé... J'ai immédiatement pris la décision de tout abandonner pour redevenir vivant. J'ai commencé par balancer toutes mes bouteilles d'alcool dans le container à verres. Certaines étaient encore pleines. Après quelques jours passés à nettoyer ma maison dans les moindres recoins, un projet se dessinait dans mon esprit. Je voulais accomplir le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle, pour me

dépouiller de mon ancienne existence et en commencer une nouvelle, témoignant de ma transformation intérieure.

Je me suis acheté un sac à dos d'une contenance de quatre-vingts litres. Puis, j'ai fait la liste¹² de tout ce dont j'avais besoin pour le remplir et pouvoir vivre en parfaite autonomie durant les mois à venir. Je n'ai emporté avec moi aucun appareil électronique. J'ai détruit mon ordinateur et mon téléphone portable à coups de marteau.

Lorsque je me suis senti prêt à abandonner mon existence, j'ai vidé un jerrican d'essence dans la salle de séjour en prenant soin de laisser couler un filet jusqu'au fond du jardin... Et j'ai craqué une allumette. Caché derrière la haie bocagère du pré mitoyen et équipé d'un système de vision nocturne, j'ai regardé ma maison que j'avais nettoyée de fond en comble, brûler durant de longues minutes. Elle éclairait une nuit sans lune. J'ai aperçu les voisins sortir un par un et se rapprocher du brasier, impuissants à agir et se demandant si j'étais encore à l'intérieur. Lorsque j'ai entendu les sirènes des véhicules-incendie, j'ai longé la haie jusqu'au bout du lotissement et je me suis enfoncé dans l'obscurité... Jamais je ne me suis senti aussi libre qu'à cet instant précis où la nuit m'a enveloppé de son long manteau noir.

12. La disparition

La voie de Tours passait par Pons, commune de Charente-Maritime située à vingt-cinq kilomètres de mon point de départ. J'accomplissais les premiers pas d'un long périple qui allait me conduire jusqu'à Saint-Jacques de Compostelle.

J'ai marché quarante jours et parcouru un peu plus de mille kilomètres. J'ai traversé la forêt des Landes de Gascogne, le Pays basque, la Meseta avec ses paysages abstraits qui ressemblaient à des tableaux de Mark Rothko... Le ciel brûlant flottait au-dessus d'un horizon flou que la chaleur transformait en mirages. Jusqu'à l'étape de Sahagún en Espagne, je n'ai adressé la parole à personne, si ce n'est quelques formules de politesse échangées dans les magasins d'alimentation où à la terrasse d'un café. L'enfant au ballon continuait de hanter mes nuits, mais ses visites s'espaçaient sensiblement et il ne se transformait plus en torche humaine. Je n'ai jamais dormi dans les gîtes de pèlerins mais toujours en pleine nature, la plupart du temps dans un bois pour

12 <https://miamondo.org/Documents/paquetage.pdf>

pouvoir tendre mon hamac de randonnée entre deux arbres. Celui-ci ressemblait à un gros cocon à l'intérieur duquel je me sentais protégé. Dormir à même le sol m'a toujours donné le sentiment d'être vulnérable. Je n'ai jamais pu m'y faire.

J'ai adoré le silence, celui de la nature bien sûr mais aussi le mien, celui où je m'étais réfugié depuis mon départ de Châteaubernard. Aussi étrange que cela puisse paraître, c'est dans cette absence de paroles que le Verbe s'est manifesté à moi. Mes pas déroulaient un chapelet de prières vides de mots mais dont la substance spirituelle me remplissait d'une énergie qui n'était pas de ce monde. Les empreintes invisibles que je laissais derrière moi étaient un témoignage évanescent de mon passage sur ce chemin de foi. Elles s'ajoutaient à celles de millions de pèlerins anonymes qui m'avaient précédé depuis le Moyen Âge. Moi, l'ancien pilote de chasse habitué à voler à des vitesses supersoniques, j'ai pris goût à la marche, parce que la lenteur de ce moyen de déplacement permet d'étirer le temps, de savourer cet insaisissable instant de vie qui unit le passé et le futur. Enveloppée de silence, La marche peut se transformer en prière méditative qui vide l'esprit de toutes les pensées qu'il contient. Plonger dans le néant et réussissant à ne pas perdre conscience, c'est la promesse d'un voyage au-delà de l'espace-temps, au royaume de l'Éternel. Jamais je ne me suis senti seul. Une force qui métamorphosait mon âme m'accompagnait du matin au soir. J'ignore si un jour, quelqu'un aura l'occasion de lire ces mots, mais je puis vous affirmer que ce pèlerinage a été pour moi une merveilleuse expérience mystique, prélude à ma résurrection. J'ai beaucoup médité durant ces longues journées de marche. Le mystère de la vie n'a cessé d'alimenter mes pensées.

13. Lumière née de la lumière

Plus j'avancais, plus j'avais le sentiment que chacun de mes pas libérait une prière qui, aussitôt, s'envolait vers le ciel. Combien parvenaient jusqu'à Dieu ? Le voyage était semé d'embûches. Elles devaient traverser toutes les couches de l'atmosphère avant de se lancer à l'assaut de l'immensité glaciale du vide intersidéral... Le Royaume de l'Éternel, destination ultime, se cachait loin très loin dans le passé... derrière le mur de Planck¹³, au-delà des frontières physiques de notre espace-temps. Tout ce qui dépasse notre entendement nous maintient dans une obscurité qui peut malheureusement se transformer en

13 https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%88re_de_Planck

obscurantisme. Dans mon existence précédente de pilote de chasse, je n'ai jamais pris le temps d'immerger mon âme dans la matière noire des mystères de l'univers. Pourquoi Dieu ? Pourquoi le cosmos ? Pourquoi le péché et pourquoi la mort au bout de ce voyage qu'on appelle la vie et qui nous semble si absurde ? Durant cette longue marche de rédemption enveloppée d'un silence qui m'invitait à la méditation, j'ai tenté de répondre à la première de ces questions, celle qui a toujours mis ma foi en doute : *Qui est à l'origine de Dieu ?* S'il existe une entité au-dessus de lui, on peut supposer qu'elle aussi a été engendrée par un être qui lui est supérieur... Nous nous trouvons alors prisonniers d'une boucle infinie peuplée d'une ribambelle de sous-divinités qui s'opposent à l'idée d'un créateur éternel, unique et parfait. Pour éviter ce scénario, Dieu, issu du néant, doit donc se donner naissance. L'opération mathématique suivante est peut-être la clé du mystère...

$$0^0 = 1$$

Aussi étrange que cela puisse paraître, le *zéro élevé à sa propre puissance*¹⁴ est égal à **1**. Dieu, source de vie, est né au tout premier instant d'un néant qui, de par sa nature, n'a jamais eu de commencement ! Dieu a toujours existé parce qu'il s'est fait naître. Hors du temps, dans un chaos quantique qui dépasse notre entendement, *cause* et *effet* ont fusionné. Le fruit de cette union a engendré l'Éternel. Puissant mystère qui flotte au-delà des frontières de notre cosmos, Dieu, enfant des ténèbres devenu lumière, est l'entité binaire à l'origine de notre univers. Il est l'union du **0** et du **1**, matrice de notre cosmos.

14. Mort → vie mortelle → vie éternelle

Mon esprit représente toujours l'univers sous la forme d'une structure composée de trois sphères gigognes. Elles sont (de la plus petite à la plus grande) la *mort*, la *vie mortelle*, et la *vie éternelle*.

Si nous sommes capables de penser la mort et d'en donner une définition précise, c'est parce que l'accès à celle-ci se situe dans notre dimension temporelle, celle que je nomme la *vie mortelle*. Nous portons sur la sphère de la mort un regard extérieur qui nous permet, non pas d'en connaître le contenu mais au moins d'en définir les limites. Lorsque nous perdons la vie, nous descendons

14 https://fr.wikipedia.org/wiki/Zéro_puissance_zéro

dans ce que les Grecs appelaient les *Enfers* (au pluriel), c'est-à-dire le *Royaume des morts*. Nous n'avons pas le pouvoir d'entreprendre un voyage vers la sphère supérieure de la vie éternelle. En revanche, la sphère inférieure de la mort ouvre ses portes sept jours sur sept et vingt-quatre heures sur vingt-quatre, aux accidentés de la route, aux malades incurables, aux condamnés à mort, aux suicidés ou bien aux centaines qui ont atteint les limites physiologiques humaines et qui s'éteignent comme une bougie !



Si on peut se donner la mort, on ne peut pas se donner la vie éternelle. Seul Dieu a ce pouvoir. Dans ma vision cosmogonique toute personnelle, les âmes descendues aux Enfers et ayant atteint la sainteté, par l'exemplarité de leur existence, accèdent enfin à la vie éternelle. Quant aux autres... Leur mémoire est effacée. Elles renaissent dans la sphère de la vie mortelle sous la forme de bébés reformatés aux paramètres initiaux... Il existe un terme plus élégant pour qualifier ce processus. C'est le *pardon*, lequel prend tout son sens dans le processus de *réincarnation*.

Nous ne gardons aucun souvenir de nos vies antérieures et cette amnésie radicale s'impose à nous comme une évidence. Seriez-vous heureux d'apprendre que vous étiez Adolf Hitler ou Staline, alors même que vous êtes incapable de tuer un moustique ? Votre vie serait-elle un long fleuve tranquille si vous deviez porter sur vos épaules le fardeau de la mort de millions d'êtres humains ? Pour repartir sur de nouvelles bases, l'ignorance est une bénédiction. Si nous gardions le souvenir de nos existences précédentes, comment pourrions-nous gérer la cohabitation de plusieurs âmes dans un même corps ? Comment pourrions-nous nous pardonner ? Faute de stabilité et de cohérence, toute notre architecture psychique s'écroulerait.

Au fil des jours, je sentais la grâce du Saint Esprit prendre possession de mon âme. J'étais en paix avec moi-même... Mais pour me purifier de mes péchés et même les oublier, j'aurais aimé pouvoir remonter le temps en rembobinant le chemin

qui devant moi s'étalait. Si seulement la marche à reculons nous permettait d'inverser la flèche du temps, alors nous n'aurions plus besoin du pardon. Cet acte si exigeant deviendrait inutile. Il nous suffirait de retourner dans le passé pour effacer nos péchés. Malheureusement, ce n'est pas le cas. Dieu ne nous offre qu'un seul choix, celui de progresser en direction du futur, sans jamais pouvoir nous arrêter pour souffler un peu. Notre raison établit une différence fondamentale entre la dimension du temps qui nous escorte vers la mort, et les trois dimensions spatiales qui forment un espace multidirectionnel dans lequel nous pensons jouir d'une liberté totale. Or, ce raisonnement est faux. Qu'elles soient spatiales ou temporelles, Toutes les dimensions se comportent à l'identique. Leur nature n'a rien de contemplatif.

Si vous marchez et que vous voulez revenir sur vos pas, vous ne le faites pas à reculons mais en effectuant un demi-tour avant de continuer en direction de ce qui est devant vous, c'est-à-dire le futur. C'est juste le fait de se déplacer sur la surface fermée et sans bord d'une sphère, en l'occurrence notre planète, qui nous donne cette illusion de multidirectionnalité. Nous pensons revenir en arrière, mais en réalité, nous nous déplaçons toujours vers l'avant. Si par exemple, vous randonnez en montagne et que quelques minutes après votre passage, un glissement de terrain emporte votre chemin, vous ne pourrez plus emprunter celui-ci au retour, car sa destruction est un événement qui se trouve dans le passé. Vous pourrez toujours essayer de revenir sur vos pas à reculons, mais je doute que la séquence se rembobine et que le chemin se reconstitue comme par magie. La seule manière d'effacer le glissement de terrain serait que l'espace-temps, dans sa totalité, converge vers le passé... Le temps, tout seul, ne peut rien inverser.

D'aucuns vont insister et me dire qu'il y a tout de même une différence de nature entre l'espace et le temps puisque lorsque nous sommes plongés dans les bras de Morphée, nous ne nous déplaçons pas. Les dimensions spatiales sont neutralisées, tandis que la dimension temporelle continue sa route. Le temps ne dort jamais. Nous nous couchons à vingt-deux heures pour nous réveiller à sept heures... Mais ce raisonnement oublie que durant notre sommeil, nous sommes en mouvement. Même au fond de notre lit, nous nous déplaçons autour du soleil. Et Dieu merci, il nous est impossible d'arrêter la révolution de notre planète-mère, sous peine de voir cette dernière précipitée vers le grand luminaire avec tout ce qu'elle porte. Il n'y a donc aucune différence entre les quatre dimensions. Toutes se comportent de la même manière ; elles ne connaissent que

le mouvement. Si toutes les structures de notre cosmos s'arrêtaient de tourner autour de leur axe respectif (les satellites autour de leur planète, les planètes autour de leur soleil, etc.), est-ce que le temps s'arrêterait ? Oui, car ce dernier est lié aux trois dimensions spatiales. L'une d'entre elles ne peut pas être à l'arrêt alors que les autres sont en mouvement. C'est comme un corps. Si vous voulez vous déplacer, vous avez besoin que vos deux jambes soient opérationnelles. Sans le mouvement synchrone de toutes les dimensions qui le constituent, le cosmos se figerait dans un état non pas d'éternité mais d'atemporalité.

Prenons-nous pour Dieu, juste un instant. Amusons-nous à coder et à graver notre propre univers sur un DVD. Lorsque nous appuyons sur la touche *Lecture*, notre DVD-Univers se met à tourner. Il tourne du point temporel *t-Alpha* au point temporel *t-Omega*, déroulant une histoire. Le disque tourne encore et toujours et si vous décidez d'appuyer sur la touche *Stop*, l'univers que vous avez gravé dessus ne disparaît pas, mais il se transforme ou plutôt il redevient une masse d'informations inerte dans laquelle le caractère directionnel du temps disparaît parce que celui-ci est désormais figé. Si nous arrêtons le mouvement, alors nous arrêtons le temps.

15. Si je devais mourir demain

Je n'ai pas du tout aimé la traversée de la forêt des Landes de Gascogne. Cette immense étendue plantée de résineux alignés au cordeau et traversée par des voies forestières presque aussi larges que des autoroutes ressemble à un mauvais fond d'écran. Si on me demandait de dessiner la mélancolie et l'angoisse, je choisirais de lui donner l'aspect des Landes. J'ai passé trois nuits au cœur de ce véritable *élevage d'arbres* créé par l'homme et on est loin, très loin des merveilles du grand jardinier de l'univers. J'avais l'impression de traverser un paysage irréel créé par une intelligence artificielle.

Je n'ai jamais eu peur de la mort, en tout cas pas de la mienne. Au risque de vous choquer, je dirais même que j'attends celle-ci avec une certaine curiosité. Si on croit en une vie après la mort, il est normal de s'interroger aussi sur la nature de ce qui précède notre venue au monde. Si, dans l'idéal, la mort signifie l'accès à une vie définitivement délivrée du temps qui passe, alors il ne fait aucun doute que notre naissance est la conséquence d'une éternité qui nous a été refusée. Ce qui suscite en moi cette réflexion, c'est ce premier cri

de douleur poussé par tous les nouveaux-nés. Je n'ai aucun souvenir du temps qui a précédé ma naissance, parce que j'ai l'intime conviction que ma vie actuelle est la conséquence d'un pardon que Dieu m'a octroyé, une nouvelle chance qui m'a été offerte dans l'espoir que je mette tout en œuvre pour obtenir la grâce suprême de la résurrection. J'enchaînerai les vies sans doute autant de fois que cela sera nécessaire pour devenir saint et accéder à la vie éternelle. Quels que soient ses péchés, c'est le destin de tout être humain.

Si je devais mourir demain et renaître sur cette terre, je voudrais que Dieu me reprogramme en marcheur. J'aimerais passer ma vie sur la route. J'irais de village en village en empruntant les chemins creux, et avec pour tout bagage, un sac à dos ne contenant que le strict nécessaire. J'aurais un carnet où je noterais soigneusement les lieux traversés. Je n'aurais ni compte en banque, ni sécurité sociale et surtout pas de téléphone portable. Je me débarrasserais de mes papiers d'identité, pour ne plus avoir d'existence légale. Je deviendrais un animal sauvage, une ombre impossible à tracer, née le vingt-neuf février d'une année qui ne serait pas bissextile. Je serais une anomalie temporelle sans puce d'identification implantée sous la peau, et totalement absente d'internet.

Je ne travaillerais plus que pour avoir un peu d'argent de poche, juste ce qu'il faut pour les achats du quotidien, mais pas assez pour m'acheter des vêtements ou des chaussures de marche. On me les donnerait. Ma vie deviendrait un long chemin de randonnée marqué par la méditation, le dépouillement, mais aussi de belles rencontres. Je serais parfois invité à partager un repas. En échange, mais sans jamais me le demander, on attendrait de moi que je raconte mon quotidien de routard, les nuits à la belle étoile ou au fond d'une grange, sur la paille. L'odeur de la terre après une pluie d'orage, le départ tous les matins, juste avant le lever du soleil... Et ce sentiment de liberté qui ne m'abandonnerait plus.

Je verrais les yeux de mes hôtes briller, et au moment de reprendre la route, peut-être me remercieraient-ils d'avoir bousculé leur quotidien et de leur avoir prouvé que finalement, on n'a pas besoin de grand-chose pour être heureux. Voilà ce à quoi je voudrais que ma prochaine vie ressemble. Je voudrais simplement que celle-ci ait un sens et qu'elle tienne dans un sac à dos. Avec l'aide de Dieu, je voudrais enfin avoir le courage d'être un homme libre, c'est-à-dire affranchi de toute possession matérielle autre que celles qui assurent ma survie. Je voudrais me métamorphoser en voyageur gyrovague.

16. Les girovagues

Ma mère m'a bien souvent raconté que lorsqu'elle était enfant, un vagabond connu sous le nom de *père Cheminade* faisait étape à Labarre-Authières une fois par an. Son apparition avait lieu au début du mois de septembre, au moment des vendanges. Il remontait le bourg lentement. Il ne portait pas de montre au poignet. Il avait le temps... Toujours. Les enfants, tout heureux de voir débarquer ce drôle de personnage qui était une promesse de fantaisie et d'aventure, s'agglutinaient autour de lui comme une volée de moineaux autour d'un croûton de pain. Cet homme au physique d'ascète, maigre comme une chèvre, et qui se déplaçait d'un pas si léger qu'il donnait l'impression de flotter à quelques centimètres du sol, offrait ses services d'ouvrier agricole dans les métairies des Syrtes, en échange du gîte, du couvert, et d'un peu de tabac pour bourrer sa pipe. Lorsqu'il se trouvait à Labarre-Authières, il faisait toujours halte chez mes grands-parents. Il dormait dans la grange. Embabouiné dans des couvertures prêtées par mon grand-père, il passait la nuit à l'intérieur d'un étrange hamac tout fermé qui ressemblait à une gigantesque chrysalide, et dont les extrémités étaient solidement arrimées à deux poteaux de soutènement. L'allure du *père Cheminade* sortait de l'ordinaire et constituait déjà une source de distraction. Il était difficile de lui donner un âge. Sa barbe de prophète et ses cheveux mi-longs tout ébouriffés le vieillissaient sans doute, mais curieusement, il n'avait aucun cheveu gris. Lorsque quelqu'un lui demandait sa date de naissance, il répondait toujours :

- J'ai vu le jour le vingt-neuf février d'une année qui n'était pas bissextile...
Et il ajoutait :

- Mais surtout ne le dites à personne... Avant de partir dans un grand éclat de rire qui se terminait toujours par une quinte de toux grasse.

Le soir, juste après le souper, il allumait sa pipe et sortait sur la terrasse. Mon grand-père lui proposait de le suivre dans le jardin potager en prétextant l'arrosage de quelques légumes. En fait, il était impatient d'écouter les conseils que le père Cheminade ne manqueraient pas de lui donner. Ma mère les accompagnait. Elle ne perdait pas un seul mot des paroles qui s'envolaient de la bouche de cet étrange personnage.

- Auguste (C'était le prénom de mon grand-père), pourquoi retournes-tu la terre quand tu prépares une plate-bande ? En brisant les couches supérieures du sol, tu détruis l'harmonie de ce dernier. Tu n'as pas besoin de bêcher comme tu le fais. Tu devrais plutôt demander au forgeron du village de te fabriquer une grelinette¹⁵.

- Une quoi ?

- Une grelinette ! C'est un outil qui ressemble à une fourche très large avec cinq dents rondes et biseautées assez épaisses. Elles n'ont pas toutes la même longueur, pour ne pas créer une semelle de labour¹⁶. Son utilisation permet d'ameublir et d'aérer la couche supérieure du sol. La richesse organique de l'humus est préservée. Quand tu bêches la terre comme tu le fais en la retournant dans tous les sens et en la bousculant, tu ne la soignes pas, tu l'agresses. Avant de partir, je te dessinerai le plan d'une grelinette et tu iras voir le forgeron.

Mon grand-père, par fierté, avait fait semblant de s'agacer. Cependant, au fond de lui-même, il savait déjà que les propos du père Cheminade étaient ceux d'un homme plein de bon sens. Ses explications, limpides, tenaient la route. Malheureusement, si mon aïeul se mettait à utiliser un tel engin, il subirait les moqueries de tout un village farouchement hostile à toute marque d'originalité.

- Oh ! La ! la ! T'as appris à jardiner dans les livres, toi ! J'en veux pas de ta drôle de fourche ! Ma bêche me suffit, lui répondit mon grand-père.

- On verra... avait répondu le mystérieux visiteur.



Quelques semaines plus tard, alors que le vagabond était déjà loin, mon grand-père recevait la visite de Pierre Robard, le forgeron du village. Celui-ci lui apportait une grelinette accompagnée d'une feuille recouverte d'une belle

15 <https://fr.wikipedia.org/wiki/Grelinette>

16 https://fr.wikipedia.org/wiki/Semelle_de_labour

écriture manuscrite qui expliquait clairement comment utiliser ce drôle d'outil. Mon grand-père, très embarrassé, lui dit qu'il ne lui avait rien commandé.

– T'inquiète pas, lui dit l'artisan surnommé *Aplati* à cause de son visage très large qui donnait l'impression d'avoir été martelé. C'est Cheminade qui a tout payé. Tu ne me dois rien.

Après le départ du forgeron, Mon aïeul s'était empressé de dissimuler l'engin dans la remise, sous d'autres outils de jardinage, de peur de devenir la risée de Labarre-Authières et peut-être même de tout le canton ! Mais manifestement, *Aplati* n'avait pas pu *tenir sa goule* et les visites des copains du village demandant à voir le mystérieux engin surnommé la *fourche enchantée* se multipliaient. Mon grand-père avait fini par se rendre à l'évidence. Plus le temps passait, plus la grelinette, du fait de son caractère mystérieux, allait susciter un intérêt malsain. Alors, il s'était résigné à extirper l'engin de sa cachette pour l'utiliser au grand jour... Les premières minutes, on lui aurait demandé de traverser le bourg nu comme un ver qu'il n'aurait pas été plus gêné. Mais le fait est que la *fourche enchantée* s'était avéré incroyablement pratique et très agréable d'utilisation. L'intérêt avait succédé aux moqueries et *Aplati* s'était retrouvé avec des centaines de commandes à honorer. Tout le monde voulait cet outil miraculeux qui caressait la terre et préservait les lombaires. Mon grand-père aurait aimé remercier le père Cheminade pour ce cadeau bien pratique, mais il n'est jamais revenu... Celles et ceux qui l'ont connu et qui se souviennent encore de lui, se comptent sur les doigts d'une seule main. Dans quelques années, le mystérieux voyageur gyrovague, sans doute mort il y a bien longtemps, dans la position du lotus, le corps recouvert de neige au fond d'une forêt en plein hiver, va disparaître de la dernière mémoire qui conserve encore quelques images de son visage.

17. La mort-vie

Sur la route de Compostelle, je parcourais entre trente-cinq et quarante kilomètres par jour. J'avançais donc à un rythme soutenu. Cela avait pourtant bien mal commencé. Les trois premières étapes furent un véritable chemin de croix. Après seulement deux petites heures de marche, je n'étais plus capable de mettre un pied devant l'autre. J'étais dans un état de délabrement physique proche de l'effondrement total. J'avais le sentiment que je n'y arriverais

jamais. Mon dos me faisait terriblement souffrir et j'ai compris à cet instant pourquoi le service de santé des armées avait définitivement mis un terme à ma carrière de pilote de chasse. Porter un sac à dos s'apparentait déjà à un supplice. Je n'ose imaginer les conséquences d'une accélération brutale à l'intérieur d'un cockpit de Rafale. La douleur m'aurait sans doute fait perdre connaissance.

Je me suis réfugié dans la prière. J'ai demandé à Dieu qu'il me donne la force de continuer à avancer, malgré les doutes qui me torturaient, malgré les ampoules et les contractions musculaires qui transformaient chacun de mes pas en un supplice. J'ai également prié pour qu'il m'aide à ne pas replonger dans l'alcool. Durant les premiers jours, j'ai eu une irrépressible envie de noyer ma déchéance dans une bouteille de whisky. Je ne sais pas comment j'ai fait pour tenir. Il a bien fallu que quelqu'un me porte pour que je ne m'écroule pas sur le bas-côté du monde, à bout de forces, victime d'un arrêt cardiaque qui aurait mis un terme à mon calvaire. J'étais au bord d'un trou noir sans fond, prêt à enjambrer le parapet singulier au-delà duquel rien, pas même la lumière ne peut s'échapper... J'étais prêt à sauter. La souffrance n'a jamais nourri ma foi. Elle l'a, au contraire, toujours fragilisée. À cet instant précis, je voyais la mort comme une libération et le néant comme une promesse d'éternité. Depuis mon crash au Mali, j'avais le sentiment d'être envoûté. Je ne parvenais pas à me libérer de ce mystère qui succédait à la vie. Je pensais en permanence à cet au-delà qui me tendait les bras. La mort me fascinait.

Dans notre espace-temps, elle marque l'instant précis où un être vivant n'est définitivement plus en capacité d'assurer l'équilibre de ses fonctions physiologiques. Cette rupture entropique provoque chez l'organisme en question, un effondrement brutal de son architecture biologique et une extinction immédiate de sa conscience. D'un point de vue médico-légal, la mort est l'arrêt irréversible de l'activité cérébrale.

Le rapport à l'existence est intimement lié à la conscience bien sûr, mais aussi et surtout à la mémoire, faculté qui permet de situer les événements sur la flèche du temps passé et de se projeter dans le temps futur. Nous avons le sentiment d'être en vie, car notre conscience est capable de stocker le passé dans une mémoire persistante, laquelle est accessible à partir du présent. Nous nous connectons à la dimension du temps grâce à notre interface mémorielle. Une personne frappée d'amnésie est toujours vivante biologiquement, mais s'il ne lui

reste plus aucun souvenir, elle est morte. Par conséquent, il n'est pas exagéré d'affirmer que la mémoire, c'est la vie.

À présent, imaginons que dans un futur plus ou moins proche, les progrès de la science nous autorisent à faire une sauvegarde de notre conscience et de notre ADN sur un support de stockage externe... Une puce implantée dans notre cerveau téléversera tous les jours une copie de notre système sur deux disques durs précieusement conservés dans des bunkers ultra-sécurisés situés sur la Lune et sur la planète Mars. À l'âge de trente ans, notre conscience sera transférée dans le cerveau vierge d'un corps de vingt ans codé et cultivé en laboratoire grâce à notre empreinte ADN. Nous aurons des capacités cérébrales de plus en plus développées dans une enveloppe biologique qui ne dépassera jamais les trente ans. En cas d'accident grave entraînant une incapacité permanente ou, dans le pire des cas, notre décès, notre dernière sauvegarde nous permettra de retrouver notre conscience. Bien que morts, nous serons en mesure de revenir à la vie. Mais ce miracle ne sera pas synonyme de résurrection ; nous ne pourrions toujours pas savoir à quoi ressemble l'au-delà, puisque la sauvegarde qui nous permettra de revivre, aura été effectuée avant de mourir.

Par conséquent, rien ne nous épargnera la mort tant que la nature de l'âme nous échappera... Si malgré tout, nous décidons de nous lancer dans ce projet démoniaque de transplantation de conscience, nous deviendrons des entités capables de penser et de transformer le monde, mais dénués de toute déité. Le lien avec Dieu sera rompu. Nous ne serons plus que des machines biologiques qui se répliqueront jusqu'à ce que la dilatation et le refroidissement de l'univers interdisent toute forme de vie. Nous serons des corps sans âme, ce qui est la définition même de la mort-vie¹⁷.

18. Regain

- Allez, on est presque arrivés... Allez ! Encore un petit effort.

Je ne le savais pas encore mais l'homme que je venais de doubler n'était pas un pèlerin comme les autres. Nos regards se sont croisés à peine une seconde, et sans que je sois véritablement capable d'en expliquer la raison, j'ai tout de suite compris que j'avais affaire à quelqu'un qui sortait de l'ordinaire. Il était accompagné d'un berger allemand affublé d'une drôle de casquette de

¹⁷ <https://fr.wikipedia.org/wiki/Mort-vie>

couleur jaune, avec des trous pour passer les oreilles. La pauvre bête que son maître encourageait d'une voix douce, semblait à bout de forces. Nous étions à deux kilomètres de Sahagún, sur le Camino francés¹⁸, la partie espagnole du chemin. Pour beaucoup, c'était la fin de l'étape du jour. Les gîtes de pèlerins allaient se remplir, tout comme les terrasses ombragées des cafés.

J'ai salué le marcheur d'un discret hochement de tête, et j'ai continué ma route... J'avançais beaucoup plus vite que lui et son fidèle compagnon. Mais au bout de cinq cents mètres, la curiosité m'a convaincu de faire une pause sous le prétexte de me désaltérer. En fait, j'avais envie d'en savoir un peu plus sur cet étrange couple *humanimal*¹⁹. Jusqu'ici, j'avais toujours marché en silence. Depuis mon départ, je n'avais adressé la parole à personne. Mais je sentais que le moment était venu de sortir de ma solitude. Lui et son chien s'approchaient lentement. Parvenus à quelques mètres de moi, j'ai sanglé mon sac à dos et j'ai repris la route au moment où ils arrivaient à ma hauteur. Après quelques pas, j'ai brisé le silence :

- Il a pas l'air très en forme votre chien.
- Non... On a eu une longue étape aujourd'hui, m'a dit le marcheur.
- Et jusqu'où allez-vous comme ça ?
- Il faut que je fasse quelques courses à Sahagún et puis, je vais trouver un endroit à l'écart, dans la nature, pour bivouaquer.
- Moi aussi. Je ne fréquente pas les auberges de pèlerins. Mon sac à dos contient tout ce qu'il me faut pour vivre en autonomie. Comment s'appelle votre compagnon ?
- Regain.
- Regain... Quel joli nom. Et quel âge a Regain ?
- Je n'en sais rien. Je l'ai trouvé sur la route à Conques, dans l'Aveyron. Il attendait sagement sur le bord du chemin. Lorsque je suis arrivé à sa hauteur, il s'est redressé sur ses pattes et il m'a suivi sans hésiter. Je n'ai pas essayé de l'en empêcher. S'il a abandonné son foyer, c'est sans doute qu'il avait ses raisons. Il n'y a pas plus fidèle qu'un chien... Je me souviens qu'il

18 https://fr.wikipedia.org/wiki/Camino_franc%C3%A9s

19 Néologisme que j'ai moi-même inventé.

était couvert de blessures. Allez donc savoir ce qu'on lui a fait subir ! Je l'aime bien. Même s'il n'avance pas vite, il me tient compagnie...

- Dites... Votre chien, il me fait de la peine. Installez-le sur mes épaules. Il ne reste plus que deux kilomètres. Ce n'est pas le bout du monde. J'en ai vu d'autres.

Je me suis agenouillé et sans attendre un ordre de son maître, Regain m'a grimpé dessus. Il avait compris ce que j'attendais de lui. Je ne sais pas si c'était à cause de son regard doux et franc, mais j'avais le sentiment de porter un être doué d'une intelligence comparable à la nôtre. C'était une impression très étrange.

- Ça va aller ? m'a demandé le maître.

- Ça va aller, ne vous inquiétez pas. Au fait, Je m'appelle Gabriel.

- Et moi Sauveur.

- Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, on peut peut-être se tutoyer.

- C'est d'accord.

Le chien était plus lourd que ce que je pensais. Heureusement, il restait moins de deux kilomètres à parcourir. Les marcheurs qui nous dépassaient posaient sur nous un regard appuyé. On ne rencontre pas tous les jours quelqu'un qui se promène avec sur ses épaules, un berger allemand affublé d'une casquette jaune. Parvenus devant la vitrine d'un magasin d'alimentation à l'entrée de la petite ville, je me suis agenouillé et j'ai baissé les épaules presque au niveau du sol. Aidé par Sauveur, Regain est descendu. Puis, il m'a fixé de son regard plein de bonté, et il a lentement hoché la tête en guise de remerciement. Je l'ai caressé... Croyez-le ou non, il avait les larmes aux yeux. Je n'avais jamais vu un chien exprimer des émotions si humaines. Sauveur m'a demandé si je voulais bivouaquer avec lui. J'ai accepté sa proposition sans hésiter. J'étais trop heureux de rompre le silence que je m'imposais depuis plusieurs semaines pour entrer en communion avec l'Esprit-Saint.

Le Royaume de l'Éternel se situe à des milliards d'années-lumière de notre planète, derrière le minuscule mur de Planck qui marque la frontière physique de notre univers, 10^{-43} seconde après le Big Bang. Entre Dieu et nous, il y a un

immense vide intersidéral où, à l'exception des planètes entourées d'une atmosphère, le bruit est totalement absent. Dieu n'aime pas les décibels. Pour établir un contact avec lui, au moyen de la prière ou de la méditation, il faut retenir ses mots et s'immerger dans le silence...

Depuis mon départ de Châteaubernard, j'ai appris à marcher lentement en posant mes pieds délicatement sur le sol. Malgré mes chaussures de randonnée, mes pas se sont transformés en caresses. À chaque pause que je m'octroyais, je prenais soin de me mettre à l'écart pour m'isoler de l'agitation engendrée par les activités humaines. Le murmure de la nature me suffisait amplement. J'ai laissé la douceur envahir mon âme. Le soir, dans mon hamac, au plus profond de ma prière méditative, elle annonçait l'arrivée de Dieu. Il manifestait sa présence sous la forme d'une vague d'énergie qui me parcourait le corps de la tête aux pieds. Je pouvais sentir la puissance de son amour indissociable de son pardon. L'enfant au ballon n'a jamais disparu de mon sommeil, mais il changeait de nature. Je le voyais grandir. Il était vivant.

Après avoir effectué quelques achats, j'ai proposé à Sauveur de lui offrir quelque chose à boire à la terrasse d'un café. Après cette longue journée de marche sous un soleil de plomb, j'ai pensé que ça lui ferait plaisir. Nous nous sommes installés. J'ai passé commande et quelques minutes après, la serveuse posait devant nous, deux bières bien fraîches avec une belle couche de mousse. Je n'avais pas bu une seule goutte d'alcool depuis plusieurs semaines et je me demandais si c'était une bonne idée de replonger. Mais mon addiction était liée à une consommation exclusive et excessive de whisky, tandis que la bière, à ce moment précis, ne me semblait pas être autre chose qu'une boisson rafraîchissante. Nous avons trinqué et savouré les premières gorgées en silence. Regain n'a pas été oublié, puisqu'il avait sa propre écuelle remplie d'eau.

Tandis qu'il caressait son chien affectueusement, j'observais discrètement Sauveur. Il portait une longue barbe noire qui ne parvenait pas à dissimuler ses joues creuses. Son comportement tout en retenue témoignait d'une profonde vie intérieure. Tous ses gestes, effectués dans un état de pleine conscience, étaient emprunts de lenteur et de douceur. Ses grands yeux bleus délavés par le soleil, semblaient toujours fixer un horizon lointain. La maigreur de son corps trahissait son ascétisme. Son âme était peut-être celle d'un ermite cheminant, anonyme et invisible, parmi la foule des pèlerins.

Depuis mon départ de Châteaubernard, c'était la première fois que je sympathisais avec un marcheur. Je m'étais tellement renfermé sur moi-même que j'en avais perdu le goût de la parole. Je ne savais pas par quoi commencer ! C'est Sauveur qui a brisé le silence. Il m'a demandé d'où j'étais parti. Je lui ai répondu :

- De l'endroit précis où j'ai brûlé ma vie précédente.

Cette réponse pleine de mystère n'a pas semblé éveiller sa curiosité. Il n'a pas cherché à en savoir plus.

- Et toi, lui ai-je demandé ?

Sauveur a soupiré et ses grands yeux bleus se sont mis à fixer le vide.

- J'avais quarante ans lorsque j'ai emprunté pour la première fois ce chemin qui conduit à la résurrection. Tous les souvenirs qui ont précédé cet événement, ont disparu à jamais dans le trou noir qui siège au cœur de ma conscience. Je les ai laissés glisser au-delà du point de non-retour. D'une certaine manière, une partie de moi-même a déjà rejoint la mort. Ma seconde vie a commencé le jour où j'ai trouvé ces mots gravés au couteau sur la petite table en bois, dans ma cellule :

Pars ! Éloigne-toi à jamais de ton passé. Rejoins le chemin qui purifie les âmes, et sois un témoin de la Vérité.

C'était la veille de ma libération conditionnelle. Le lendemain matin, la phrase avait disparu... Après être passé au greffe pour régler les dernières formalités, j'ai franchi le sas de sécurité de la maison centrale de Clairvaux, dans le département de l'Aube. J'étais dehors, avec pour toute possession trois cent cinquante euros en liquide et deux sacs en plastique remplis de vêtements de rechange. L'administration pénitentiaire m'avait remis une carte d'identité délivrée au nom de *Sauveur Ickx*, né à Y²⁰ dans le département de la Somme, le 29 février d'une année qui n'était pas bissextile ! J'avais purgé ma peine, et apparemment, la justice des hommes m'avait pardonné. Mais si, à cet instant précis, quelqu'un m'avait demandé la raison et la durée de mon incarcération, j'aurais bien été incapable de lui répondre. Mon disque dur cérébral avait été effacé, ma conscience anéantie.

20 [https://fr.wikipedia.org/wiki/Y_\(Somme\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Y_(Somme))

C'était pour moi le début d'une nouvelle vie. Il n'y avait personne pour m'accueillir à la sortie. Je me suis mis en marche d'un pas hésitant... Je ne savais pas où aller. J'ai passé ma première nuit de liberté dehors, tout au fond d'un bois, sur la commune de Désertines, à quelques kilomètres du pénitencier où, durant une grande partie de ma vie, j'avais été mis à l'écart du monde. C'était comme si j'avais peur de prendre mon envol. Je ne parvenais pas à m'éloigner de ma cage... Et je me demandais ce que Dieu attendait de moi... Le lendemain matin, perclus de courbatures, j'ai été très surpris de me réveiller à l'intérieur d'un hamac fermé. Je m'en suis extrait avec toutes les peines du monde en me demandant qui était parvenu à me déposer dans cette énorme chrysalide sans interrompre mon sommeil ?



Je n'avais pas de montre à mon poignet mais à l'odeur qui se dégageait du sol, il était clair que la nature se réveillait. Autour de moi, tout baignait dans un silence épais et angoissant. J'avais le sentiment que l'espace-temps était à l'arrêt. J'ai fait quelques pas pour me dégourdir les jambes et aussitôt, le décor s'est animé. Les oiseaux se sont mis à chanter. Une mystérieuse entité venait de lancer le programme de ma nouvelle existence.

Au pied de l'un des deux arbres sur lesquels la chrysalide était fixée, une paire de chaussures de randonnée m'attendait. Il y avait également un sac à dos de quatre-vingts litres. Je l'ai ouvert avec précaution et j'ai déposé dans le hamac tout ce qu'il contenait. Il y avait un duvet, deux pantalons de randonnée qui pouvaient se transformer en bermudas, cinq t-shirts tous identiques, deux sweats, une veste multi-poches, cinq paires de chaussettes et autant de sous-vêtements. Les poches latérales contenaient une gourde remplie d'eau et un ceinturon avec un couteau dont la lame était protégée par un bel étui en cuir.

Il y avait aussi un chapeau et une lampe frontale que je pouvais recharger grâce à deux petits panneaux solaires fixés sur le rabat du sac. Enfin, dans une poche intérieure, j'ai trouvé un guide de randonnée intitulé *Le chemin de Compostelle, Par la voie du Puy-en-Velay*. Je l'ai ouvert et j'ai tourné les pages avec précaution. Chacune d'entre elles, richement illustrée, décrivait dans les détails, une étape journalière. C'était donc au cœur de ce pèlerinage millénaire que Dieu voulait m'attirer.



Après avoir changé de vêtements, je me suis mis en marche. J'avais le sentiment d'être un nouvel homme. Mais je ne savais pas si j'étais prisonnier d'un rêve particulièrement profond où si j'avais basculé dans une autre réalité. Les chaussures de randonnée, quoique neuves, étaient étonnamment confortables. Lorsque je suis sorti du bois où j'avais passé la nuit à la belle étoile, j'ai constaté que je ne me trouvais plus à Désertines dans le département de l'Aube, mais dans un endroit qui m'était inconnu. J'avais mystérieusement parcouru durant la nuit, des centaines de kilomètres, sans que ce déplacement spatial ne soit rattaché à aucun souvenir. Un paysage de moyenne montagne s'étalait devant mes yeux. Des collines entouraient un petit village dominé par une modeste église romane. Le panneau d'entrée de bourg annonçait *Saint Privat d'Allier*. Selon mon guide de voyage, c'était la première étape sur la voie du Puy-en-Velay. J'ai avalé un solide petit-déjeuner à la terrasse de l'unique café, Dieu merci, déjà ouvert. Et puis, le chemin m'a appelé... Depuis lors, je lui suis toujours resté fidèle.

- Tu veux dire que depuis ta libération, tu n'as jamais cessé de marcher ? Lui ai-je demandé.

- Jamais ! Je parcours le chemin de Saint-Jacques dans un sens puis dans l'autre. Je le descends jusqu'à Saint-Jacques de Compostelle avant de le

remonter jusqu'au Puy-en-Velay. En Espagne, j'emprunte le camino frances à l'aller, et le camino del Norte au retour. Je suis un vagabond qui a fait du chemin de Saint-Jacques son jardin. Les pèlerins sont gentils avec moi. Beaucoup m'invitent à partager leur repas. On m'offre de la nourriture, des vêtements... Il me revient toujours ces paroles de Jésus :

Regarde les oiseaux du ciel. Ils ne sèment ni ne moissonnent ni n'amassent aucun grain, et pourtant notre père céleste les nourrit.

- L'argent que l'on me donne assure largement ma survie, à tel point que je redistribue le superflu à celles et ceux qui croisent ma route et qui sont dans le besoin. Ce sont toujours des gens de mon espèce, des sans-logis que je rencontre dans des villes-étapes un peu plus importantes, comme Figeac ou Saint-Jean-Pied-de-Port par exemple. Ils font la manche sous le porche des églises ou à l'entrée des bâtiments publics. Ils passent leurs journées assis, sans que l'idée leur traverse l'esprit de se mettre en marche et d'aller à la rencontre d'autrui pour partager un bout de chemin avec lui. Je les remets debout en leur promettant une somme de trente euros assortie d'une condition... Qu'ils m'accompagnent sur le chemin de Saint-Jacques durant toute l'étape du jour. Je ne force personne. Certains refusent ma proposition, d'autres l'acceptent et découvrent que la marche purifie le corps et l'esprit. L'argent en soi n'est pas mauvais. Mais on ne peut pas lui vouer un culte, et il n'a de valeur que lorsqu'il est dépensé pour améliorer le sort de son prochain. Plus on donne, plus on reçoit. Le partage est une source de richesse. Je ne comprends pas pourquoi les sans-logis s'obstinent à rester en ville, dans un environnement de béton et d'asphalte, à la merci du danger.

Sauveur a terminé sa bière. Puis, il m'a proposé de le suivre pour rejoindre son lieu de bivouac. À chaque fois qu'il faisait étape à Sahagún, il plantait sa tente toujours au même endroit, dans un sous-bois, directement derrière le mur d'enceinte d'un cimetière. Il aimait la compagnie des morts.

- Ceux qui dorment pour toujours ne ronflent plus, a-t-il ajouté, un sourire malicieux au coin des lèvres.

Chacun de nous a pris le temps de s'installer. Je lui ai montré comment mettre en œuvre un feu enterré très discret, de type Dakota, et après avoir mangé, à la nuit tombante, nous avons pris le temps de méditer une demi-heure. Je ne sais

pas s'il était en immersion à l'intérieur de lui-même ou bien si, comme moi, il parvenait à se détacher de son enveloppe corporelle pour flotter librement dans la substance spirituelle qui imprègne notre cosmos. Nous avons terminé la soirée par une discussion littéraire. Il m'a demandé quel était mon livre préféré. Je lui ai répondu :

- *Une brève histoire du temps* de Stephen Hawking.

- Pourquoi donc ?

- Parce que malgré sa complexité, cet ouvrage de vulgarisation scientifique m'a permis d'interpréter le récit poétique et imagé du premier chapitre de la Bible, en l'occurrence la Genèse... Il y a autre chose qui me plaît beaucoup dans ce livre, c'est la personnalité de son auteur, aujourd'hui décédé. Atteint de la sclérose latérale amyotrophique, complètement paralysé et incapable de s'exprimer autrement que par l'intermédiaire d'un synthétiseur vocal réagissant aux clignements de ses yeux, il affirmait pourtant être né sous une bonne étoile... Pour effectuer ses calculs et élaborer ses théories astrophysiques d'une extrême complexité, il n'avait besoin que de son cerveau. Or, chez lui, c'était le seul organe épargné par sa terrible maladie. Si celle-ci avait été détectée dès le stade embryonnaire (ce qui n'est toujours pas possible aujourd'hui), que serait-il advenu de ce génie ? Aurait-il été aspiré puis balancé dans la poubelle des déchets organiques d'un hôpital, avant d'être incinéré ? À quel moment précis du processus de division cellulaire l'âme prend-elle possession de son temple charnel ? dès la fécondation ? lorsque l'embryon devient fœtus ? lorsque le système nerveux central se forme ? ou seulement lorsque l'air remplit les poumons du nouveau-né pour la première fois ? Qui fixe la limite ? Quel crime ont commis ces avant-nés pour être privés de vie ? L'interruption volontaire de grossesse qui traite l'être humain comme une marchandise est le triomphe ultime du capitalisme et une reddition de l'humanisme devant l'étendard noir de la mort. On ne peut pas invoquer le droit de disposer librement de son corps sans octroyer ce même droit au petit être que l'on porte, à moins de reconnaître que tous les êtres humains ne sont pas conçus libres et égaux en droit. Cela va bien au-delà du simple interdit religieux. C'est une question civilisationnelle.

Constatant que Sauveur était figé dans une attitude de profond recueillement, je me suis tu pour laisser le silence nous envelopper. Mon nouveau compagnon de voyage gardait les yeux fermés... Il me donnait l'impression de digérer mes

paroles. Je me sentais bien. Au bout de longues minutes, il est remonté à la surface et tout en me fixant du regard, il a fouillé dans la poche latérale droite de son pantalon de camouflage, pour en sortir un roman de *Jean Giono* intitulé *Regain* :

- Voici le livre dont je ne me sépare jamais. Veux-tu que je t'en fasse le résumé ?

- Oui, j'aimerais bien, lui ai-je répondu.

Sauveur a toussé pour s'éclaircir la voix et il s'est lancé :

- L'action se déroule à *Aubignane*, village fictif de Haute-Provence au bord de l'abandon. Après le départ de *Gaubert*, le vieux forgeron, et de *la Mamèche*, une femme originaire du Piémont, il ne reste plus qu'un seul habitant, *Panturle*. Dernier homme dans une nature âpre et sauvage, prisonnier d'une solitude qui petit à petit le dépouille de son humanité, il passe ses journées à chasser et à braconner. Et puis un jour, guidée par une force mystérieuse, une femme toute simple prénommée *Arsule* va croiser son chemin. Grâce à la présence bienveillante de cette dernière, la vie va renaître dans le petit village accroché au flanc d'un plateau battu par les vents. *Panturle* va recommencer à travailler la terre abandonnée aux ronces depuis trop longtemps, tandis qu'*Arsule* va redonner vie au foyer. Sauveur a marqué une petite pause avant de continuer :

- Ce roman nous parle de la solitude qui peut déshumaniser et rendre fou. Il nous parle aussi de l'amour tout empreint de simplicité et de respect qui unit deux êtres. Cet amour leur donne la force de panser leurs blessures et de retrouver le goût de la vie. C'est l'histoire d'un homme et d'une femme qui tirent un trait sur leur passé douloureux et qui décident de prendre un nouveau départ. C'est l'histoire d'une réinitialisation, c'est-à-dire d'une résurrection. C'est aussi un roman profondément féministe. La femme, source d'équilibre, devient l'égale de l'homme. Avant de rencontrer *Panturle*, *Arsule* vivait dans un état d'infériorité par rapport aux hommes qui assuraient sa subsistance. Aux côtés de son nouveau compagnon, elle accède pleinement à la liberté. Il est à noter que bien que l'action se déroule il y a un siècle, il n'est pas question de mariage dans tout le roman. J'ai le sentiment que celui-ci est vu par l'auteur, comme un carcan. Dans ce livre, la nature est omniprésente, non pas celle transformée en sanctuaire et par conséquent interdite d'accès à l'humanité, mais une nature qui s'offre à elle. Ce livre exalte le rapport simple de l'être humain à la nature qui l'entoure. L'auteur, *Jean Giono*, nous

rappelle que cette dernière n'est pas une déesse, que la terre n'est pas un sanctuaire intouchable. L'être humain devient le gardien d'une nature qui a besoin d'être soignée et dont on ne doit pas en tirer plus qu'il est nécessaire. En contrepartie, celle-ci lui offre tout ce dont il a besoin pour vivre. C'est ce qu'on appelle l'écologie humaine.

Enfin, dans ce livre, le travail n'est pas synonyme d'aliénation. Il a un sens et il permet à l'homme et à la femme de s'émanciper. C'est au fond, un livre où l'être humain retrouve la foi parce qu'elle le rend libre. Je n'ai pas le sentiment que l'auteur exalte des valeurs conservatrices, bien au contraire. Cette histoire de renaissance est pleine de modernité et elle devrait nous interroger sur le chemin que l'humanité est en train de prendre, car nous sommes assurément en route pour des âges sombres.

Lis *Regain*. Ce roman qui vient du passé est à la fois un manuel de survie et une constitution pour le monde futur. Et puis, au détour d'une page, tu ressentiras peut-être la présence bienveillante de Dieu penchée sur ton épaule. Je te laisse rejoindre ton hamac. Bonne nuit, mon ami.

J'aurais aimé faire un bout de chemin supplémentaire avec Sauveur et son chien, mais lorsque tôt le lendemain matin, je me suis extrait de mon hamac, j'ai constaté qu'ils s'étaient volatilisés... Et cela ne m'a pas surpris. J'ai tout de suite su que je ne les reverrai jamais. Alors, enveloppé de silence, j'ai repris la route sans me retourner.

19. Le grand silence

Quelques jours avant de disparaître, alors que je mettais de l'ordre dans ma maison pour la livrer aux flammes dans un état de propreté impeccable, je suis tombé sur un DVD qui m'avait été offert et que je n'avais jamais pris le temps de regarder. Je me suis octroyé une pause pour combler cette lacune. C'était un magnifique documentaire sur les moines de la Grande Chartreuse. Réalisé par l'Allemand Philipp Gröning, *Le grand silence* m'a transporté dans un lieu de réclusion volontaire, où le quotidien est rythmé par la contemplation. Très attachés à leur solitude, les moines consacrent une bonne partie de leur temps à prier dans leur cellule. Les journées et les nuits sont toutefois ponctuées de cérémonies à la chapelle, où alternent chants grégoriens et lectures des textes sacrés. Une fois par semaine, lors d'une promenade commune appelée *spacient*,

ils sont autorisés à parler. Ce documentaire est fascinant, car la vie de ces moines silencieux semble se dérouler hors du temps. Philipp Gröning, le réalisateur, a demandé une autorisation de tournage en 1984. Il a reçu une réponse positive seize ans plus tard...

Ces hommes de foi qui respectent la règle de saint Bruno ont fait le choix radical de se retirer du temps. À l'intérieur du monastère, dans les limites de ce qu'ils appellent la clôture, la dimension temporelle a laissé place à une bulle d'éternité. Entièrement dédiée à la contemplation, la *Grande Chartreuse* est un lieu propice à l'établissement d'un dialogue intime avec Dieu. Ce qui est fascinant, c'est de constater que depuis des siècles, rien ne parvient à modifier les rituels et les activités quotidiennes de ces ermites volontairement coupés du monde. Je me demande si pour eux, le temps s'écoule à la même vitesse que pour nous. Tous leurs gestes sont empreints de lenteur. Toutes les actions de la vie quotidienne semblent être accomplies dans un état de pleine conscience. Le fait que depuis la création de l'ordre, le quotidien des Chartreux n'ait pas changé, tend à démontrer que les particules temporelles du passé et celles du futur se mélangent. Ils s'amalgament pour créer un présent persistant, c'est-à-dire une bulle d'éternité. Dieu s'est fait homme et les moines contemplatifs mettent tout en œuvre pour se faire Dieu. C'est un choix de vie radical mais qu'ils ont fait librement et auquel ils peuvent renoncer à tout instant. Qui sommes-nous pour les juger ? Peut-être que ce sont leurs prières qui, depuis le Moyen Âge et jusqu'à nos jours, ont convaincu Dieu de ne pas jeter l'humanité dans les flammes de l'enfer.

Il existe d'autres hommes qui vivent dans une solitude extrême. Totalement coupés de la société et même de la nature, ils sont enfermés vingt-trois heures sur vingt-quatre dans une minuscule cellule percée d'une fenêtre à peine plus large que quelques rayons du soleil. Elle constitue leur seule source de lumière naturelle. Ces reclus ne sont pas des moines mais des détenus incarcérés au pénitencier fédéral de Florence²¹ dans le Colorado, en plein cœur de montagnes rocheuses. Dans ce lieu décrit comme une version aseptisée de l'enfer, le futur a été aboli. L'insaisissable instant présent devient l'ultime horizon. Il forme une boucle temporelle codée pour ne jamais prendre fin. Personne n'a jamais réussi à s'évader. L'enfer est une damnation éternelle. Si dans le futur, la transplantation de conscience, dont je vous ai parlé dans un chapitre précédent, devient un acte parfaitement maîtrisé, les damnés de la prison fédérale de Florence se verront peut-être retirer le droit de mourir. Ils seront condamnés à

21 https://fr.wikipedia.org/wiki/ADX_Florence

vie, ce qui est peut-être un châtement encore plus cruel que la peine capitale. Mais le pire n'est jamais impossible. L'espèce humaine est capable de tout pour déshumaniser celles et ceux qu'elle a décidé d'exclure ou bien qu'elle est obligée de tenir à l'écart... Le scénario qui suit fait froid dans le dos.

Il ne fait aucun doute qu'avant la fin du vingt-et-unième siècle, l'homme va retourner sur la lune, non pas pour y conduire quelques expériences scientifiques mais pour y implanter des bases permanentes. Plus de cinquante ans après la dernière mission lunaire Apollo XVII, l'humanité va partir à la conquête de nouveaux territoires et débiter sa dispersion dans la Voie lactée, inaugurant l'avènement de la *Quantiquité*, nouvelle âge d'or qui repoussera les frontières de la réalité. Malheureusement le progrès marche souvent main dans la main avec la barbarie. Il n'est donc pas impossible que l'espèce humaine décide un jour d'implanter sur la lune des forteresses pénitentiaires dont le mur d'enceinte sera tout simplement... l'absence d'atmosphère. Plus besoin de miradors ni de barbelés. Comment voulez-vous vous enfuir dans un environnement où la survie pour un être humain sans combinaison ne dépasse pas les trente secondes ? Les gardiens pourront être remplacés par des robots androïdes qui ne seront pas programmés pour tenir une conversation avec les détenus mais simplement pour leur apporter à manger, nettoyer leur cellule et les maîtriser par la force si cela s'avère nécessaire. Sans aucune possibilité de parler à quiconque, la folie s'emparera de ces âmes damnées.

Je me demande comment je m'y prendrais pour survivre dans un tel enfer. Il me semble qu'après une période de profond désespoir, je consacrerai tout mon temps à prier et à méditer dans l'espoir de parvenir à détacher mon âme de sa gangue de chair. Tout être humain est incarcéré jusqu'à sa mort dans l'enveloppe corporelle avec laquelle il a vu le jour. Pour retrouver la liberté, un détenu a deux possibilités. Soit il parvient à s'évader physiquement du pénitencier où il est enfermé, soit il se détache de son corps par la méditation et la prière pour évoluer sans contrainte dans les quatre dimensions de l'espace-temps ! Aucune technologie humaine ne peut empêcher quelqu'un d'abandonner son enveloppe corporelle. Aucun système de surveillance ne peut pénétrer dans les profondeurs de notre cerveau pour filmer la fuite de notre âme. Chaque conscience humaine est une interface qui permet de se connecter à Dieu et qu'on appelle *tabernacle*. Le saint des saints est en chacun d'entre nous... Et avec Dieu, tout devient possible.

Si, par la méditation et la prière, nous sommes capables de nous imaginer nageant dans l'océan, si nous pouvons sentir l'eau salée sur notre peau et les rayons du soleil caresser nos épaules, alors notre vie de prisonnier maintenu en cage dans une forteresse silencieuse implantée à la surface d'une lune sans atmosphère, disparaît... Elle est remplacée par une nouvelle réalité dans laquelle nous sommes désormais entièrement immergés. Celle-ci peut contenir des mondes virtuels générés par ordinateur, mais toute réalité qui lui est supérieure devient inaccessible et le souvenir de cette dernière s'est effacé. Dans le pénitencier de l'Enfer, il ne reste plus qu'une enveloppe de chair qui commence à se décomposer.

20. La civilisation des îles

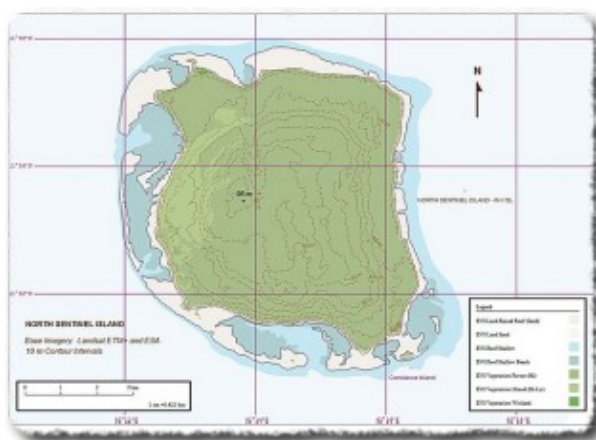
Je rêve d'une planète dépeuplée par un virus qui ne serait pas mortel mais qui s'attaquerait à la fertilité masculine et contre lequel seule une infime partie de l'humanité serait naturellement immunisée. Les maternités fermentaient les unes après les autres et au bout de ce lent processus de dépopulation, il ne resterait plus que cent quarante-quatre mille êtres humains à veiller sur les richesses de la planète et à prendre soin d'elle. Ils seraient dispersés sur les îles et libres de partir à l'aventure sur les continents mais pas d'y habiter de façon permanente. Les masses continentales et les grandes îles telles que l'Australie, la Grande-Bretagne ou le Grønland, seraient cédées pour toujours à la faune et à la flore, lesquelles se chargeraient lentement de recycler toute trace de notre présence passée.

Les forêts se lanceraient à la reconquête des territoires péniblement défrichés par l'homme depuis le Néolithique. Elles envahiraient lentement les grandes plaines agricoles. Les plantes pousseraient dans les moindres anfractuosités des bâtiments et des routes. Elles écarteraient les pierres, perceraient l'asphalte pour permettre à d'autres plantes de se développer et devenir des arbres. Les feuilles mortes se décomposeraient sur place et au fil des années, elles finiraient par former une épaisse couche d'humus recouvrant les surfaces autrefois bitumées. Faute d'entretien et rongés par une végétation qui n'aurait plus d'ennemis, les édifices humains s'écrouleraient sans bruit. La Tour Eiffel ne recevrait plus sa couche de peinture septennale. Rongée par la rouille, ce phallus, symbole d'une nation bouffie d'orgueil, ce sexe tendu vers le ciel depuis plusieurs siècles, exhibant son gland au cœur de ce qui fut la plus belle

ville du monde, se dirigerait lentement vers l'effondrement. Nous assisterions en direct à la digestion de notre civilisation par la nature. Seules subsisteraient les pyramides d'Égypte parfaitement intégrées à leur environnement, du moins jusqu'à ce que la planète qui les porte, soit engloutie par un soleil transformé en supernova.

Les animaux auraient un immense terrain de jeu et pourraient se reproduire sans autre crainte que de finir dévorés par leurs prédateurs naturels. L'humanité, rassemblée sur les îles, n'empiéterait plus sur leur habitat.

D'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours aimé les îles. Ma préférée est l'île-Dieu, au large des Syrtes... Un vrai petit coin de paradis ! Je rêve aussi de pouvoir me rendre un jour sur l'île Tristan da Cunha. Elle abrite la communauté humaine la plus isolée du monde. Cet archipel volcanique compte environ deux cent cinquante habitants qui se partagent huit noms de famille, pas plus pas moins. Évidemment, la consanguinité est inévitable... Mais ce n'est ni de l'île-Dieu ni de Tristan da Cunha dont je voudrais vous parler. Je voudrais que vous m'accompagniez sur une autre île au destin tout à fait singulier.



Source de l'image

Sur notre planète, il n'y a plus de territoires inexplorés. Tout ou presque a été découvert. Certains sommets tels que le *Muchu Chhish* au Pakistan, n'ont jamais été atteints, mais ils ont probablement été cartographiés par satellite. Toute la surface a été scannée. Le dernier territoire qui reste à l'écart du monde est l'île de *North Sentinel* dans l'archipel *Andaman*. Elle est habitée depuis soixante mille ans par les *Sentinelles*, des indigènes de culture néolithique qui tuent systématiquement tous ceux qui ont l'outrecuidance de

poser le pied sur les rivages de leur monde. Territoire de facto souverain, il est placé sous la protection de l'Inde, laquelle a judicieusement renoncé à contacter les membres de cette tribu. Il est interdit d'approcher les rivages de *North Sentinel*. Le dernier à s'y être risqué est un jeune missionnaire chrétien américain qui a débarqué en 2014 avec la ferme intention d'*apporter* la parole de Dieu aux autochtones. Mais apparemment, il y a eu des problèmes de traduction... Et il est fort probable que sa dépouille ne soit jamais rapatriée, faute de volontaires pour aller la chercher.

Il est rassurant de se dire qu'une tribu de quelques centaines de chasseurs-cueilleurs presque nus et équipées d'armes rudimentaires, est capable de tenir tête à des pays possédants des capacités nucléaires suffisantes pour détruire la planète. Les *Sentinelles* ne possèdent pas d'argent, n'ont pas de couverture sociale, se déplacent à pied, mais le message qu'ils délivrent au reste du monde, est assez puissant pour empêcher quiconque de se frotter à leurs arcs.

Cela dit, leur univers se limite à une île de 72 km² qui s'est transformée en prison. Originaires du continent africain, ils ont pris la mer un beau matin, sur de frêles esquifs pour, après bien des péripéties, débarquer sur *North Sentinel*. Il y a soixante mille ans, eux aussi ont quitté leur berceau. Ils ont risqué leur peau pour partir à la découverte de nouveaux territoires. Le voyage est inscrit dans les gènes de l'*Homo sapiens*. Je dirais même qu'il est nécessaire à sa survie. Notre patrimoine génétique est incapable de se sédentariser. Si les *Sentinelles* restent sur leur caillou, ce n'est sans doute pas de gaieté de cœur. C'est parce que le monde au-delà de l'océan leur est devenu complètement hostile. Ils n'ont aucune défense immunitaire, et par conséquent Ils ne peuvent plus quitter leur île-prison pour renouveler leurs gènes. Bien qu'ils vivent en parfaite osmose avec la nature, leur ADN va se scléroser et ils vont finir par disparaître, avec leur langue, leur culture et leur spiritualité.

C'est aussi probablement ce qui nous attend si nous nous obstinons à détruire notre monde sans chercher de solution alternative. Nous sommes des relégués. La clôture de notre baignoire est la surface de notre planète. Notre liberté de mouvement est entière. Nous pouvons nous déplacer où bon nous semble puisque la Terre n'a pas de bord. Mais sa surface fermée nous empêche de nous évader. Nous vivons sur une île entourée d'un océan de matière noire, et seul le progrès technologique est en mesure de nous en libérer. Le but de tout être humain n'est pas de tourner en rond. Il est de partir en voyage toujours plus loin, pour se

sentir toujours plus libre, et au bout du compte se connecter à Dieu. L'Homo sapiens a un besoin viscéral de savoir ce qui se cache derrière l'océan ou au-delà de la Voie Lactée. Pour une raison qui relève encore du mystère, Dieu nous a condamnés à la déportation. Notre bague est la troisième planète du système solaire. C'est un lieu magnifique où, dans les limites de notre clôture, nous jouissons d'une liberté totale. Mais nous n'avons clairement pas conscience de nos conditions d'incarcération exceptionnelles. Il est là, notre aveuglement ! Nous aurions pu être jetés au fond d'un trou noir, dans un cachot humide, sans lumière et sans chaleur. Au lieu de cela, nous vivons à la surface d'un astre où la faune et la flore sont d'une richesse infinie. Depuis au moins trois décennies, nous savons que nous infligeons des dégâts considérables à notre écosystème. Nous discernons que le capitalisme financier va détruire notre monde et tout ce qu'il porte. Continuer à exploiter les ressources comme si de rien n'était, s'apparente à un crime contre l'humanité, car nous condamnons nos descendants. Nous le savons, mais nous n'avons pas le courage de nous révolter.

Dans le permafrost sibérien, un virus patiente. Cela fait des milliers d'années qu'il attend le moment où, à la faveur du réchauffement climatique, il va se retrouver à l'air libre. Notre civilisation va s'écrouler en quelques jours. C'est ainsi.

J'ai rempli presque toutes les pages de mon cahier Clairefontaine. Il me reste tout juste assez de place pour vous raconter un voyage interstellaire sorti tout droit de mon esprit. Dans un futur spatio-temporel très lointain, une civilisation extraterrestre est sur le point d'intercepter la sonde *Pioneer 10*. Lancée en 1972 par la NASA, celle-ci est porteuse d'un message gravé sur une plaque en alliage d'aluminium.

21. Pioneer 10

Le Drakhen Elsheïd se réveilla doucement. Quelqu'un lui parlait et ce n'était pas un rêve... Il se redressa dans son hamac et chuchota le mot *lumière*. Sa'Raan son épouse, dérangée par la clarté soudaine, laissa échapper un grognement avant d'enfourer son museau sous son bras-aile.

Elsheïd resta immobile jusqu'à ce que son processeur lui confirme le premier niveau de sortie de veille. Son biordinateur afficha l'heure en transparence sur l'image renvoyée par les rétines de son système oculaire. Les chiffres verts

indiquaient quatre heures après le coucher de Shirkaa. Il n'était plus très sûr d'avoir entendu une voix... Peut-être était-ce son esprit qui lui jouait des tours ? Il appuya son troisième doigt sur la tempe pour affiner le signal et ferma ses paupières verticales.

- Drakhen ? Est-ce que vous me captez ? C'était la voix métallique et haut-perchée de Maarka, l'ordonnance du Daneborh Koresh. Entre toutes les voix de la planète Goraan, il l'aurait reconnue.

- Oui, vous pouvez parler. Répondit-il.

- Excusez-moi de vous tirer de votre veille profonde mais le Daneborh Koresh demande à vous voir.

Encore une catastrophe... soupira-t-il. Il reposa son troisième doigt sur la tempe et demanda :

- Quelque chose de grave ?

- Je ne suis pas autorisée à vous divulguer la moindre information par ce vecteur de communication. Le Daneborh Koresh veut s'entretenir avec vous en présentiel.

Pourquoi est-ce qu'il ne m'a pas contacté directement ? se demanda-t-il. Pourquoi passe-t-il par son ordonnance ?

- Vous êtes sûre que cela ne peut pas attendre le lever de Shirkaa ?

- Négatif, Drakhen. Le Daneborh vous attend, répondit-elle sèchement.

- Alors, veuillez dire à son Excellence que je me présenterai devant lui aussi vite que possible.

Le *Centre Impérial des Mondes Extérieurs* était situé à l'écart de Zahbol, Cité-Capitale de la planète Goraan. Ses immenses infrastructures étaient enterrées sous une dizaine de niveaux. Le Drakhen Elsheïd se présenta au poste de sécurité après dix minutes de vol. Il n'était pas encore totalement sorti de sa veille profonde et la mise à jour de son système cérébral se poursuivait. Il n'aurait pas dû voler dans ces conditions mais on ne faisait pas attendre le Daneborh Koresh. Il traversa les premiers points de contrôle en se déplaçant sur ses pattes puis dès qu'il reçut confirmation que son système cérébral était à jour, il se mit à planer. Avant de se présenter devant le Daneborh, Il fit un détour par son espace de travail. Il en profita pour rajuster minutieusement sa tunique sachant par expérience que le Daneborh était particulièrement sensible à ce

genre de petits détails. Puis il commanda au drone de service, une carafe de Kalf que ce dernier lui apporta dans un bourdonnement métallique. Après avoir avalé le breuvage en une seule gorgée, il déplia ses bras-ailes et plana jusqu'à l'espace de travail de son supérieur hiérarchique.

Le Daneborh Koresh, vêtu d'une longue robe noire, s'approcha de son subalterne en flottant à quelques centimètres du sol. Leurs museaux se touchèrent délicatement. Puis, en s'inclinant avec respect, le Drakhen prononça la traditionnelle formule de salutations gorane :

- Que Vol'Goor vous protège, Excellence.
- Que Vol'Goor vous protège, Drakhen ! Veuillez prendre place, dit le Daneborh, en désignant les coussins réservés aux visiteurs.

Le Drakhen obtempéra tandis que son supérieur s'installait derrière la console. Le Daneborh Koresh était un Gorane originaire de l'hémisphère sud. Cela expliquait sa petite taille, particularité anatomique accentuée par ses rondeurs. La partie gauche du revêtement dermique de son visage semblait avoir fondu. Lorsqu'il n'était encore qu'un jeune légionnaire de l'Ordre Noir, une fuite radioactive survenue dans le réacteur nucléaire d'une station spatiale en orbite autour de Goraan l'avait sévèrement irradié. Au péril de sa vie, il avait sécurisé tout l'équipage. Très gravement brûlé, il n'avait du son salut qu'aux puissants shamans de la maison Krahnkus qui avaient réussi à le régénérer au prix de neuf longs koshaars de soins et de prières. À l'issue de ce processus complexe, l'Impératrice Eboraa l'avait élevé à la dignité de Daneborh.

Sa nervosité et ses sautes d'humeur légendaires ne l'empêchaient pas d'être un seigneur particulièrement apprécié et respecté par les goranes qu'il avait sous ses ordres. Il détestait tourner autour du pot. La franchise et le parler crû typiquement sudiste de ce baroudeur d'un autre temps contrastaient avec la politesse mielleuse des jeunes légionnaires. Il joignit les mains, sembla chercher ses mots avant de dire d'un ton presque solennel :

- Si je vous ai tiré de votre veille profonde, c'est pour vous faire part d'une découverte de la plus haute importance.

Elsheïd, impassible, garda le silence, s'attendant à ce que le Daneborh continue sur sa lancée mais comme ce dernier se contentait de le fixer intensément, il finit par lui demander :

- Et puis-je savoir de quoi il s'agit au juste ?

- Il y a une semaine, un objet non-identifié s'est placé en orbite géostationnaire autour de la planète Elbor. De plus en plus intrigué, Elsheïd demanda :

- Quelle sorte d'objet ?

- Il ne s'agit pas d'un corps céleste, répondit sans hésiter, le Daneborh.

Le Drakhen Elsheïd eut un petit mouvement de recul et laissa échapper un grognement qui trahissait sa surprise.

- Vous voulez dire un objet...

- artificiel, compléta le Daneborh.

- Et vous n'avez pas la moindre idée de son origine ? demanda le Drakhen.

- Pas la moindre... répondit le Daneborh. Nous avons étudié sous tous les angles, les excellentes captures fournies par le télescope. Nous avons minutieusement scanné les archives où sont répertoriées tous les lancements de sondes ultra-atmosphériques que nous avons effectués depuis le début de l'exploration du système de Shirkaa, il y a un peu plus de cinq siècles... Mais nous n'avons rien trouvé qui ressemble de près ou de loin à cet objet.

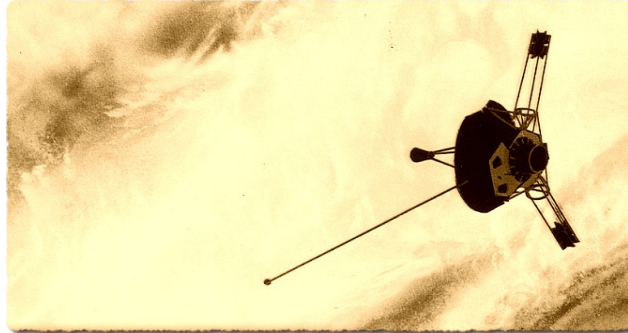
Le Drakhen prit soin de ne pas montrer ses doutes. Depuis plus de cinq siècles que la conquête du Kaadar-Zwaart avait débuté, de nombreuses sondes avaient été lancées en direction des trois planètes gazeuses, pour en étudier la composition. Il pourrait bien s'agir d'une des toutes premières sondes construites par les Goranes, un fossile de l'exploration des mondes extérieurs tombé dans l'oubli et qui serait en train d'accomplir tranquillement le voyage retour vers sa planète d'origine, grâce au jeu des attractions gravitationnelles.

- M'autorisez-vous à consulter les images capturées par le télescope, Excellence ?

- Bien sûr.

Le Daneborh tourna son regard vers le centre de son espace de travail. Ses yeux clignèrent deux fois avant de s'allumer et de projeter la première capture. Celle-ci montrait avec une grande netteté, un objet qui semblait être une sonde et dont l'élément principal était une parabole blanche de plusieurs mètres d'envergure. Trois antennes partaient de son embase. L'une d'entre elles était

plus longue que les deux autres. Divers instruments étaient fixés sur un bras plus court qui, lui aussi, partait de l'embase supportant la parabole.



Le Drakhen se dressa sur ses pattes et fit un bond pour se rapprocher. Il émit quelques grognements de stupéfaction. Cet engin aux formes étranges ne ressemblait en rien aux sondes goranes stockées dans sa mémoire personnelle. Les captures se succédaient à raison d'une toutes les cinq secondes.

- Par Vol'Goor, je n'ai jamais rien vu de pareil ! A-t-on une idée de ses dimensions demanda-t-il à son supérieur. Le Daneborh Koresh sélectionna le cliché le plus net puis zooma avant de répondre :

- Le diamètre de la parabole est égal à 2,8 mètres.

Le Drakhen Elsheïd ne fit aucun commentaire. Il se rapprocha de l'objet qui tournait lentement sur lui-même. Il scanna l'image et instantanément, une copie s'engouffra dans son système oculaire. Il s'approcha encore jusqu'à le toucher, scanna l'objet une nouvelle fois en omettant de demander l'autorisation à son supérieur. Il n'arrivait pas à réaliser que ce qu'il avait devant lui, était peut-être le fruit d'une technologie exobio. Le Daneborh gardait le silence lui aussi. Il observait le comportement de son subalterne, attendant que celui-ci retrouve l'usage de la parole :

- Excellence, compte tenu de ses dimensions, l'hypothèse la plus plausible est qu'il s'agit d'une sorte de sonde. Mais comment peut-on être sûr que cet engin n'est pas un vaisseau spatial habité par des entités aliens ?

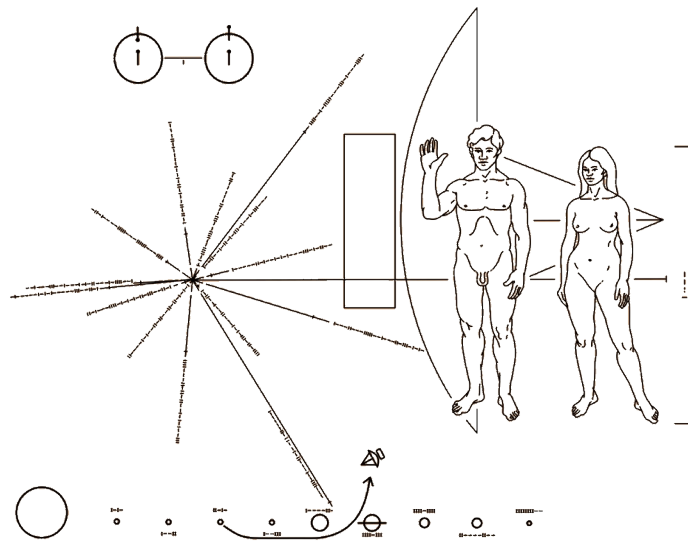
- Eh bien, à vrai dire, nous n'en savons rien, répondit le Daneborh, en passant la main sur le revêtement dermique qui recouvrait son crâne, et aucune hypothèse ne doit être exclue, ajouta-t-il. Mais compte tenu de sa configuration, il paraît peu probable que cet objet soit habité, à moins de l'être par des entités beaucoup plus petites que nous.

Le système oculaire du Daneborh projeta un fin rayon laser qui dessina un cercle autour de l'embase octogonale supportant la parabole blanche.

- Si cette sonde transporte des organismes exobios, il est possible que ceux-ci soient confinés dans ce module, dit-il.

Le Drakhen Elsheïd opina distraitement de la tête. Il n'arrivait plus à détacher son système oculaire de ce cliché fascinant. Il semblait hypnotisé. D'où provenait cet engin ? De quel système planétaire ? Combien de révolutions-lumière avait-il parcouru pour arriver jusqu'au système solaire de Shirkaa ? Et surtout, avec quelles intentions ? Apportait-il un message de paix ou bien des bactéries mortelles ? Mille questions lui traversaient l'esprit. Un détail attira son regard... Il s'agissait d'une plaque dorée fixée sur l'embase octogonale de la parabole.

- Quelle est la fonction de cet élément ? demanda-t-il à son supérieur.



- Peut-être s'agit-il d'une signature. On distingue deux animaux dressés sur leurs pattes arrière, devant une forme qui représente grossièrement la parabole de la sonde. Tout en bas, on trouve également la représentation d'un système solaire que nous avons réussi à identifier. Il s'agit de *Golgoth*. Cette plaque semble indiquer que notre mystérieux visiteur est parti de la troisième planète, en l'occurrence *Golgoth-3*. Le problème, c'est que selon nos premières analyses, ce monde est un enfer. La température à la surface approche les huit cents

degrés. Il pleut de l'acide sulfurique en permanence. Aucun organisme ne peut survivre dans un tel environnement. Les êtres qui ont lancé ce vaisseau sont morts depuis des centaines de millions d'années. Il ne fait aucun doute que notre mystérieux visiteur est le messager d'une civilisation à jamais disparue.

22. Épilogue

Je suis arrivé au terme de ma longue marche de rédemption. J'écris ces derniers mots assis sur un banc, dans le narthex de la magnifique cathédrale de Saint-Jacques-de-Compostelle remplie de pèlerins épuisés mais heureux. Je referme le cahier et je le pose à côté de moi. La messe va bientôt commencer. Après avoir communié, je ne reviendrai pas à ma place. Je sortirai directement par l'une des portes du transept, avant de m'évaporer dans la foule anonyme. Je m'appelle Gabriel et tout comme vous, je suis juste une étincelle.